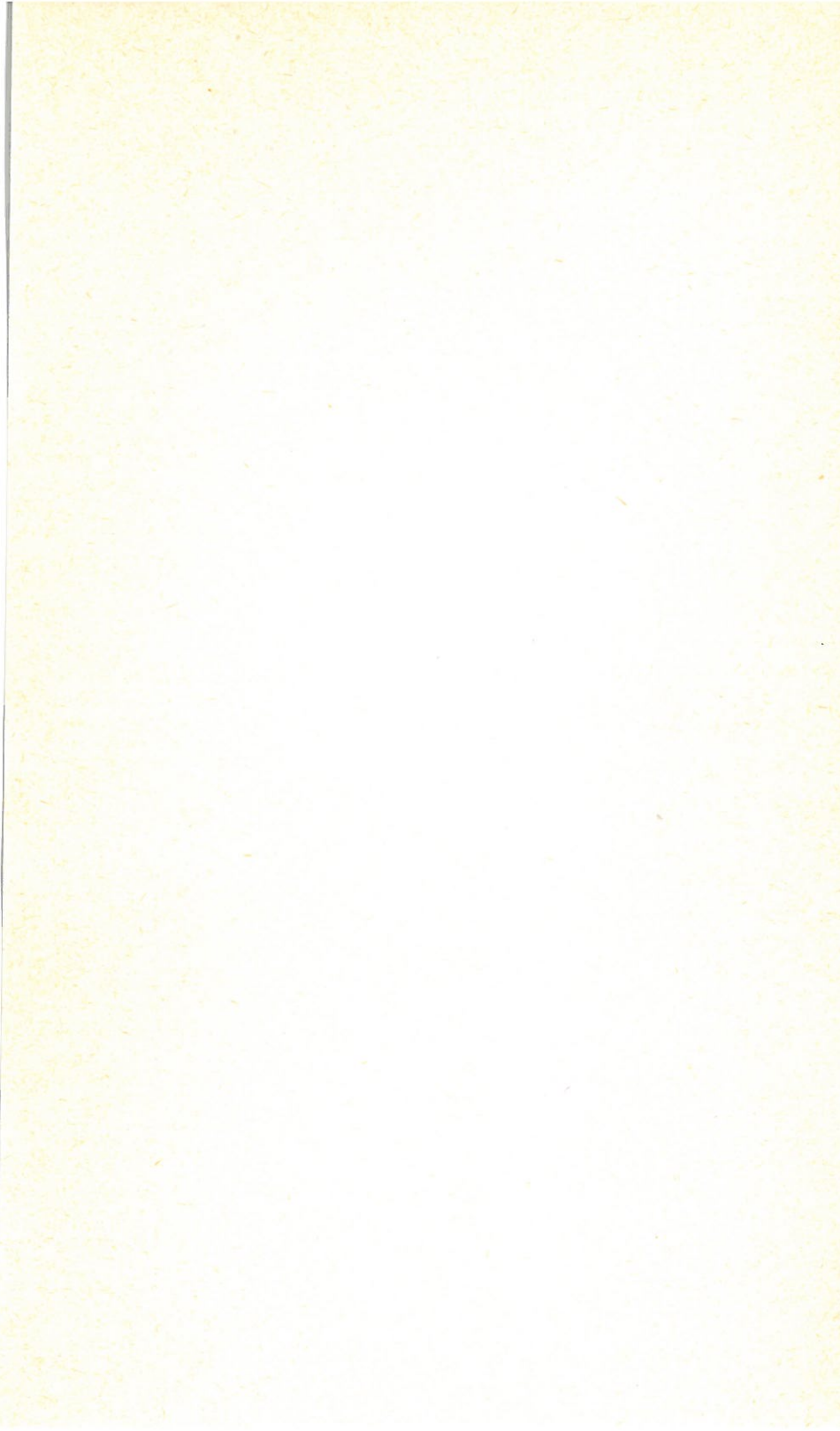


HÉDI BOURAOUI



IGNESCENT





HÉDI BOURAOUI

IGNESCENT

Prosèmes



Bourroui, Hédi, 1932-
Icnescent

ISBN 2-903871-05-1 (br.)

ISBN 978-2-924319-02-4 (PDF)

1. Engagement
2. Politique
3. Social
4. Œcuménisme
5. Multiculturalisme

Correspondance :

CMC Éditions

Canada-Mediterranean Centre

356 Stong College, Université York

4700 Keele Street

Toronto, Ontario M3J 1P3

Tél: (416) 736-2100 x31004

Télé: (416) 736-5734

cmc@yorku.ca

<http://www.yorku.ca/laps/fr/cmc/index.htm>

Correction d'épreuves : Elizabeth Sabiston

Numérisation : York University Printing Services

Imprimé au Canada

Dépôt légal : mars 2014

© CMC Éditions et Hédi Bourroui

IGNESCENT

Publié à Toronto par CMC Éditions

DU MEME AUTEUR

Poésie

Musocktail (Chicago, Tower Publications, 1966).

Tremblé (Paris, Editions Saint-Germain-des-Prés, 1969).

Eclate Module (Montréal, Editions Cosmos, 1972).

Vésuviade (Paris, Editions Saint-Germain-des-Prés, 1976).

Sans Frontières, Without Boundaries (St Louis : Francité, Collection bilingue, 1979).

Haitivois suivi de *Antillades* (Québec : Editions Nouvelle Optique, 1980).

Tales of Heritage (Toronto : Upstairs Gallery, 1981).

Vers et l'Envers (Toronto : E.C.W. Press, 1982).

Drame poétique

Immensément Croisés (Paris, Ed. St-Germain-des-Prés, 1969).

Essais

Créaculture I (Philadelphie, CCD, et Montréal, Didier-Canada, 1971).

Créaculture II (Philadelphie, CCD, et Montréal, Didier-Canada, 1971).

Structure intentionnelle du « Grand Meaulnes » : Vers le poème romancé (Paris, Librairie Nizet, 1976).

The Canadian Alternative (H. Bouraoui, ed.), Toronto : E.C.W. Press, 1980.

Texte d'apprentissage de langue

Parole et action (Philadelphie, CCD, et Montréal, Didier-Canada, 1971).

L'œuvre d'Hédi Bouraoui est déjà assez importante. Edité de part et d'autre de l'Atlantique, cet auteur est maintenant connu aussi bien dans l'ancien que dans le nouveau monde.

Tunisien d'origine, Cosmopolite dans le sens noble du terme, puisqu'il a vécu en France, aux U.S.A. et au Canada, Hédi Bouraoui choisit d'affronter tous les peuples et toutes les littératures. Il a rompu les limites du nombrilisme local et exotique pour rejoindre les revendications de tous les exploités et de tous les combattants.

« J'assiste comme tous les mendiants de la terre
A la tombée des feuilles et des corps
Je m'en emplis les yeux, la tête et l'estomac
Des myriades de couleurs et ma voix
Deviens ta voix
Toi l'éclair du chant global »

Mais la colère de Bouraoui ne se contente pas de ruminations. Elle promène sur les hommes et leurs actes un regard critique, vigilant comme en témoigne le poème « Gerbaise » inspiré par le Colloque de Toronto sur le centenaire de l'Assommoir de Zola (dont l'héroïne est Gervaise Macquart.)

« Dans la Tour-de-Babel-hôpital de langue et parole
Saussurisées où
Chacun invente son discours pour oublier...
Détourner l'existence dans un rapt-vol de mythe
Plus facile à habiller l'hermite-géomètre des gratte-ciel »

L'auteur s'acharne donc à dénoncer les discours menaçants ou rassurants et accuse comme Zola

« Les fusillards, ces nullités aux discours distordus...
Les matraqueurs, ces actants de labyrinthes mythiques...
Ces voleurs de pain chauffé à la sueur du SAVOIR dit
Scientifique et bénéfique d'un progrès dû »

Il profite de toutes les circonstances pour rappeler aux « intellectuels aveugles » la misère des immigrés et des « Maghrébins qui triment pour la gloire tricolore / se faisant assassiner comme des Ambassadeurs de l'Etoile ». Dans le poème « Anecdotique », l'auteur engagé dans une entreprise de compréhension et de déchiffrement du monde donne l'impression de tenir une comptabilité stricte des geste et faits humains. Il observe la même attitude dans « Pétrolifiez vos lardos gauches ».

Le thème de « l'éternel retour » (in « Plaque Tournante ») parcourt également ce recueil intitulé « IGNESENT ». « Plaque tournante » est un poème du mouvement, à la gloire de la mobilité et même de la métamorphose. Mais cette métamorphose promet la vie, elle est constructrice et non dissolvante.

« Quand pourrons-nous contempler l'oiseau en fer blanc prendre son vol et toucher à l'unisson un ciel sale et douteux ?

Plus rien à collectionner dans les voyages du monde que des amulettes, des totems, des coquilles ou peut-être des petits dessins abstraits en fer forgé pendus à nos cous palpitants certains de l'éternel retour ».

Les pérégrinations de l'auteur, les difficultés d'enracinement dans le monde, surtout les dures conditions offertes un peu partout aux immigrés expliquent certains élans généreux et sans amertume. « Giratoire du verbe » traduit la problématique du « temps détraqué » mais aussi une certaine facette du pouvoir : « La liberté résidait chez les tueurs qui, sans mot de soutien, distribuaient des pages blanches ».

Mais Bouraoui est attentif et très perméable à certains

événements auxquels il a sûrement assisté. « Equation », entre autres, nous en fournit un exemple :

« Du septième étage du temple du savoir
Le vide l'attira. Devant le gigantesque bloc de béton armé
Il s'écrasa, désarmé.
Un fracas de tout repos

....

Le pouvoir s'est transplanté dans le suicide ».

Pourquoi ce suicide ? Dans le même poème, Hédi Bouraoui fournit la réponse : « On n'a plus le courage ou le désir de poursuivre le tout puissant ».

Ailleurs, dès l'ouverture du recueil, le poète dans « Une olive à la bouche d'un fusil » nous entretient des mêmes préoccupations :

« Il jeta comme contrat social son corps à déchiqueter. Avec le suicide joyeux, il n'y a plus d'argument. La résistance : une impossibilité. En face, une vie à prendre ou à laisser sans le moindre procès... On lui a volé son pays, on a écrasé ses montagnes de désirs et ses rouages syntactiques. Plus de langue. Pas d'articulation fulgurante... L'ère de l'explication est révolue... ».

En effet l'auteur ne veut pas expliquer. Le poème prend la forme d'un constat implacable. Résolument tourné vers la dénonciation des colonisations et des mutilations des siens, de ses proches, de ses racines, Hédi Bouraoui montre du doigt les violations qui engendrent tant de suicides. L'aliénation va plus loin, observe encore l'auteur, parce qu'« on ne croit comprendre que lorsqu'on offre le trou de son corps à l'absorption complète ». Il faut donc cesser d'exister, être dilué dans le souffle d'autrui pour avoir l'impression de comprendre. Tellement l'occident est intolérant vis-à-vis de l'au-

tre. L'autre n'existe pour l'occident que dans la mesure où il es donne tout entier. Sans disparition, point de salut.

« Et le racisme passe
Sur toutes les langues...
Et la répression continue
Sur tous les continents...

....

Pas de représentation pour les Noirs en Rhodésie
Et les Arabes continuent à cureter merde et chienlit
dans les fosses grotesques de l'Europe
A lécher les rebus infects des gros nantis ».

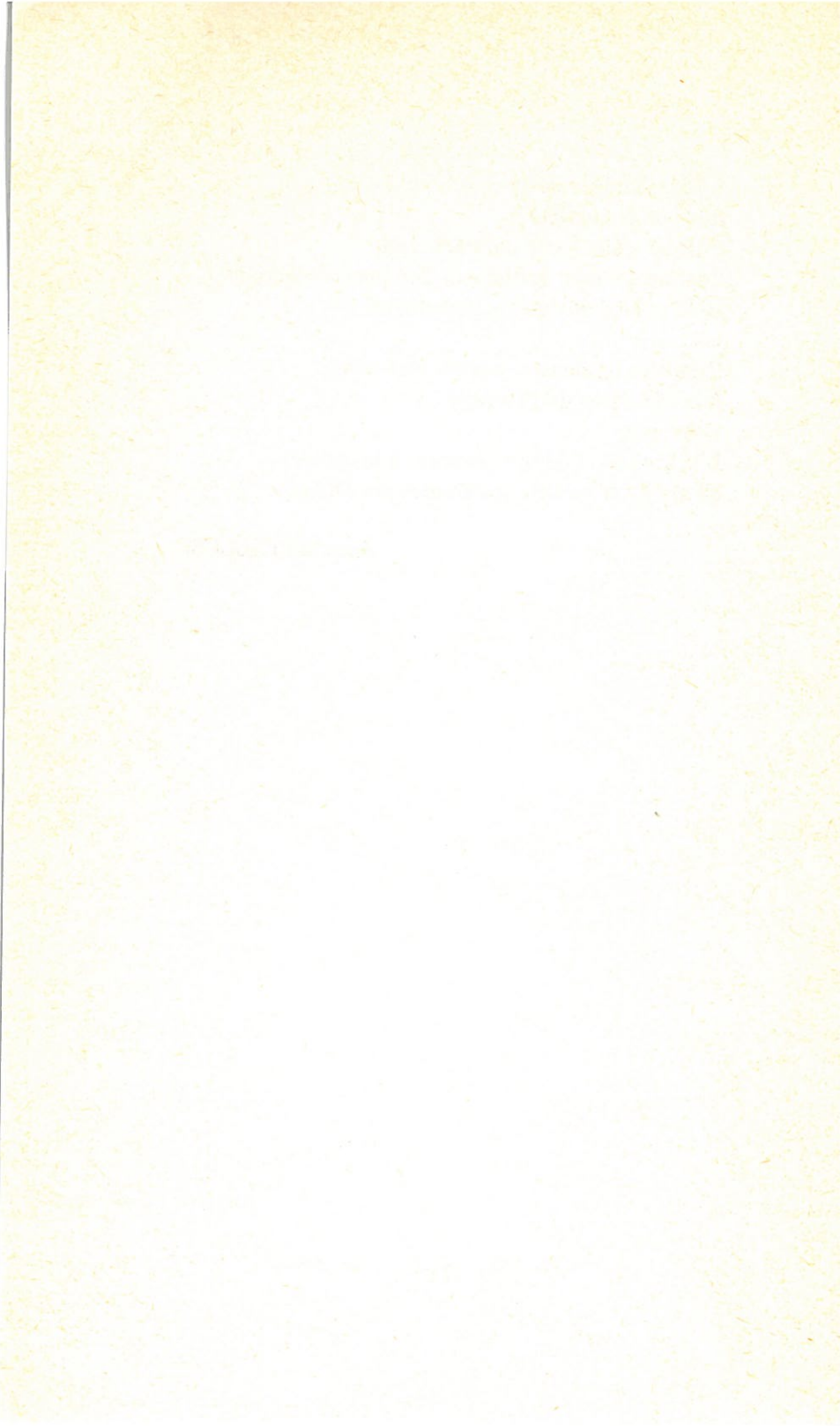
La poésie de Bouraoui n'est pas un jeu de linguiste. Le verbe, dans « Igenescent » est militant, conquérant, dénonciateur, vengeur. Il accuse le monde de proposer comme seul contrat social l'effacement de l'autre, son absorption ou son suicide. C'est une poésie inscrite dans l'ici et maintenant qui s'occupe légitimement des affaires politiques en refusant l'attraction des spéculations, la terreur des idéologies, l'enlèvement, la fixation et la momification des théories. Elle s'attaque aux forces destructrices d'un univers de plus en plus exigeant envers l'autre, incroyablement tenté par l'autosatisfaction, l'amnésie et l'intolérance. Le « fatras de tout repos » auquel l'auteur fait allusion dans le poème « Equation » donne une idée de la violence avec laquelle le monde actuel livre aux bûchers modernes ceux qui ont le tort d'être des pauvres gens du tiers monde. Ce livre écrit contre la pesanteur des hommes condamne aussi tout sentiment de lassitude de la part de ceux qui souffrent. Il se présente comme une réplique à tous ceux qui seraient tentés par le démon du dégoût ou de la paresse :

« Et la lumière-désir
Rôde dans lanxiété
Parfois s'élève une patience drôle
Comme la mer affligée à rompre la solitude
D'un galet jeté dans le firmament

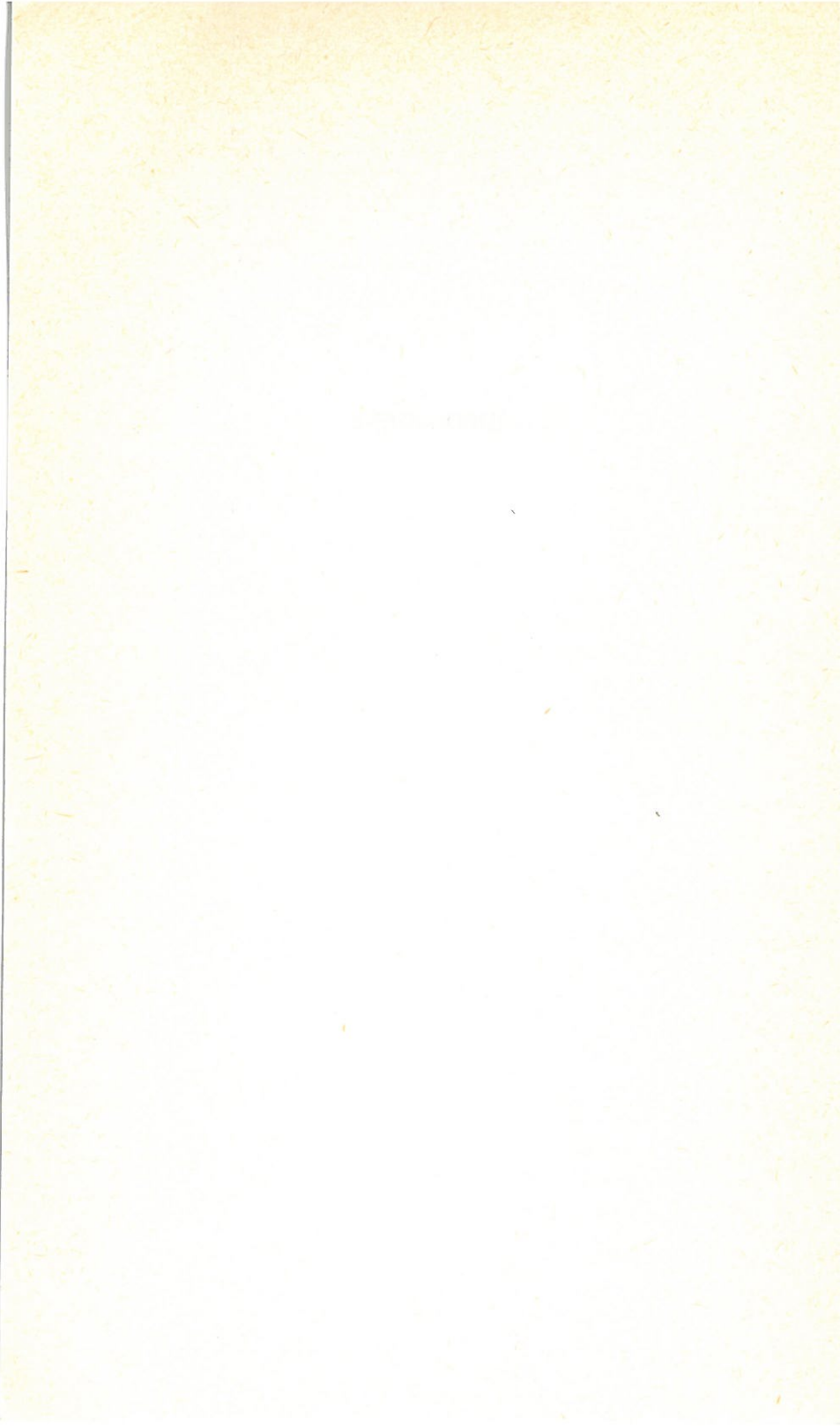
....

Ruptures haineuses, versez mon sang
Aux morsures de l'éternité
Pour que
L'arbre sous l'ombre se mette à marcher
Et ma mort rachète les volutes des Dieux ».

Jean METELLUS.



I. — IDEOLOGENE



UNE OLIVE A LA BOUCHE D'UN FUSIL

Il jeta comme contrat social son corps à déchiqueter. Avec le suicide joyeux, il n'y a plus d'argument. La résistance : une impossibilité. Rien à faire. En face, une vie à prendre ou à laisser sans le moindre procès. Il s'octroie le don de soi sachant qu'il existera toujours des oppositions ambiguës aussi épaisses que des nuits interminables. Son corps, le seul croisement effectif devant les entrelacs de l'Injustice. On lui a volé son pays, on a écrasé ses montages de désirs et ses rouages syntactiques. Plus de langue. Pas d'articulation fulgurante. Des mots. L'ère de l'explication est révolue et l'acte se niche dans le confort du regard neutre mais moribond d'un Dieu visible.

Agir contre le tort à l'aide d'un fusil est chimère en dépit de ce que prétendent les révolutionnaires. Les couteaux ne servent même plus à couper le fil des chicanes. Le langage, une pure fumisterie. La Langue est-elle récupérable ? s'est-on demandé dans un colloque de Québécois naturalisés internationaux. On voulait se pencher sur son nombril pour voir les oiseaux du prestidigitateur !

Contrairement à la morale du bon sens, ces impurs ne veulent rien craindre. Ils sont colmatés contre toutes les intempéries. Une accumulation absurde d'objets. Parfois des cibles. Ils essaient de se créer une histoire. Sinon personne ne prendrait leurs tirs au sérieux. Ce serait la mort de leur parade. Séductions intérieures à accrocher sur les lampadaires du monde de la francophonie.

Les têtes mortes ne lubrifient point l'imagination et le refuge de la parole dans le terrain vaseux des vocables ne fait

plus couler le sang communicationnel. Le discours produit des découpages de liens. Des divergences saugrenues passent à une rapidité croissante... à la limite le tout revient au même.

* * *

On ne peut s'approvisionner qu'au raccourci. On ne croit comprendre que lorsqu'on offre le trou de son corps à l'absorption complète.

Se jeter corps et âmes, écrous et nerfs, chair et tonnerre de l'esprit, vision et fournaise dermique... se jeter vivant contre la mort, se jeter mort pour la vie se jeter mort-vie contre la vie se jeter vie pour la vie se jeter sans pouvoir contre le pouvoir se jeter divergent pour converger se jeter contre et pour le sens dans tous les sens se jeter Pas de grève Pas de long discours Pas de revendication Pas de chantage Pas de marchandage Pas le moindre détour Pas la moindre hésitation

Pas la moindre trêve Un silence

Un corps offert

Ses amis les révolutionnaires ne liront point une seule ligne de son histoire puisqu'il n'y a pas d'histoire. Même pas la date de naissance habituellement inscrite sur la tombe... (même celle des chiens)... Les journaux ne seront pas séduits par son nom. Son action décime à jamais l'imprimerie. Il n'y a plus de message ou de messenger.

Un corps offert

Donnant naissance à des échanges inter-mortuaires sur un

[plateau d'argent

Idéal imaginé Serre tes freins pour rejoindre l'élan du corps

[idéologique

Tout est dans l'art du découpage et du dosage de la relation
des fonctions

La Sienna est libre, gratuite et obligatoire comme jadis
l'Education sous la Troisième République prétendant veiller
sur les « Droits de l'Homme »

Quelle erreur... Monumentale Pour cela ils s'imposent !
Pensez aux interdictions... (Pas d'étrangers, pas de travail,
pas de café dans tous les cafés de la capitale)

Et le racisme passe

Sur toutes les langues la Française en premier lieu

Et la répression continue

Sur tous les continents l'Américain à l'avant-garde

Pas de visas de sortie pour les Juifs en Russie

Pas de représentation pour les Noirs en Rhodésie

Et les Arabes continuent à cureter merde et chienlit dans
les fosses grotesques de l'Europe

A lécher les rebus infectes des gros nantis

A ériger sur leur dos les chantiers de fer glacé forgés dans
leurs cervelles

A arroser les vergers du monde d'énergie pétrolière

Source privilégiée qui leur étrangle le gosier chez eux

Il est vrai qu'on ne leur a pas appris à boire... quand ?

* * *

Le feu est à mettre à tort et à travers même si la pluie
universelle risque de tout éteindre !

Terroristes, ON vous entend

même si le monde vous relègue aux zones folles des détraqués

même si l'on vous ferme au nez les écrans de Télé

en couleurs impériales

Votre acte détraque les ressorts huilés de tous ces systèmes
loquaces et efficaces

(Que Dieu nous en préserve...)

Point de gratuité. A chaque sacrifice des myriades de bouches
prêtes à accueillir manne et liberté.

Les chimères s'épanouiront au bout de la nuit... le renouveau
de l'esprit

Viendra le jour

Un corps offert

Viendra la vie sous l'azur serein

La terre reconquise

Chagrin s'envolera le corps-souffrance

Dans la délivrance du rêve

L'olivier fleurira à la bouche du fusil

Certitude d'un futur empiétant le présent.

FIDELITE

Fondre et disparaître en toi ma terre qui pleure
Et mon être n'a plus de ressort, je m'épuise
Et m'enrichit de ton enveloppe embrasée d'un rêve
Mon abîme frémit et je me réveille poursuivi
Par une mort certaine le jour de ma création
Et le voyage continue... Là-bas on assassine mes frères
De l'autre côté de l'Atlantique un Lundi Noir
Ténèbres et violence gratuites pour des générations perdues
On aurait pu tendre la main à toutes les mains
Brisées dès le départ et je passe sur les avatars
D'un destin traître.

Ou est-ce le pouvoir pour l'amour du pouvoir
Eau vive qui tyrannise et fait couler à ses pieds
Les rochers crispés du devoir

Pouvoir castrateur au sein de la famille
Solidaire dans son anéantissement dès
La première arme inventée ou plutôt trouvée
Dans les blessures héritées, l'effet se fait bronzer
Par amour d'une santé spasmodique
L'énigme se clarifie dans les regards des mendiants
Mains tendues vers une Amérique convulsive

Des hommes s'enchaînent à cet équilibre qui refuse la
[stabilité]

Ce mot, ce geste qui t'éloigne et à la limite nous répudie

Toi, Amour collé au corps comme une sangsue bénéfique
Toi, Croyance justicière d'une lettre morte
A lire et non à décoder comme des dessins d'analphabètes
Un jet d'eau et le minaret : pavillon des découvertes
Dans le labyrinthe de la solitude.

Pourtant il y a foule et l'espace est rongé
Les membres s'écartèlent sans régaler les enterrants
Prêts à marteler le faux dialogue de l'ouverture
Ah, il faut se l'arracher ce pourquoi ? et ce pour qui ?
Dans les congrès de la cruauté théâtres avec geôliers
La patience se déverse, le dévouement au Rien
Augmente son rythme sans broyer le criminel flamboyant

J'entends au loin un ricanement, mon sang se coagule
Le sursaut provocateur des globules blancs triomphe
Soutenu par des tortures et des tourments scandaleux
Ce jour-là, la jeunesse a tourné la page des malédictions
Fonçant droit au suicide, interrompant ainsi
Le voyage de la faim et de la dérision
Certains parlent de normaliser les choses
En trouant l'édifice du temps occupé par les touristes

Joie, gaieté, visages souriants à l'orée de l'indépendance
Qu'êtes-vous devenus ?
Qu'êtes-vous devenus libérateurs de la terre ancestrale ?
Et ce regard brillant fondateur de mon existence
Saura-t-il être radieux dans le désir de l'accouplement ?

Le vent souffle et j'erre dans les nuages emporté
Par des taillades de bras étranges
Sculptant un demain fleuri dans le cœur de l'entente.

PABLO NERUDA IN MEMORIAM

Pablo

Que dois-je écrire après le massacre et l'injustice
Quand ta voix ressuscite à chaque souffle
Des peuples multicolores de misère et de douleur
Chaque matin se lèvent avec ton chant
Général comme un soleil puissant qui brise
Sans violer une interminable nuit
Se lèvent chaque matin avec des poings levés
Sur des tiges de blé orgueilleuses et souriantes
 Une Eternité victorieuse le brandissement
 Du drapeau de la gloire et de la dignité

Neruda

 Que dois-je clamer Pablo
Après ton supplice et ta mort
Tu viens de tressaillir comme un océan
Interminablement vainqueur
Ton mot et ton poème s'étendent
Sur mer et terre comme une épée
Et s'enroulent comme un ruban
 Une couronne
Imprimée sur tous les chantiers assoiffés
 Une couronne
A la hauteur de l'espérance chilienne
Pablo
J'assiste comme tous les mendiants de la terre
A la tombée des feuilles et des corps

Je m'en emplis les yeux, la tête et l'estomac
Des myriades de couleurs et ma voix
Devient ta voix

Toi l'éclair du chant global

Des voix qui interrogent
Des voix qui prient dans le brouillard
Des voix... des voix... des voix...
Des voix qui clouent parfois
Le cercueil de Dame Injustice
Et les larmes de tes chants
Inscrivent l'histoire
En grattant les entrailles
A réinventer l'intimité
Dans le rayonnement du cobaye
A transcrire ta passion pour cette vie de rien
De rien de rien du tout pour cette vie qui ne dure
Que le temps d'un poème

Pablo, Ton poème

Lape le sang et la pierre dans la rue
Comme des langues qui s'acharnent à capter
« La liberté craintive »

Ta bouche

Une écuelle majestueuse du côté des pauvres
Ton poème Neruda ton poème
Continue sa course gigantesque
Et ta parole armée désarme
Chaque chaîne et chaque chaînon
Et ta parole armée guillotine
Les bourreaux les tiens les nôtres
Du côté des pauvres

Ta bouche Pablo et ton cœur

Ta bouche et ton poème s'ouvrent comme une fleur
Bandérille ton cœur et ton poème
Portent la révolte et guérissent le triste sang

Du côté de la faim et du pain
Ils accumulent la douceur et le silence
Du côté de l'oubli et des baisers
Ils cueillent toutes les mains blessées du monde
Pour en faire un bouquet débordant
offert à TOI L'HOMME
Toujours du côté du sanglot

Et le dilemme central
chanté par toi Pablo

Et les rêves sanglants
Et l'étonnante splendeur des blessures
Vécues par toi Neruda

Et les vagues de l'Amour
Et les voix des peuples
Et les pierres furieuses, étoiles et roses
Et les sables mordants de la paix
Et les mystères des ténèbres humains
Traduits par toi Pablo

Et les palpitations des pays
ressenties par toi Neruda

Et l'exil et la délivrance
Et le désespoir et l'espérance
Et la mort et la vie
fouettées par toi Pablo

SURGISSENT

Comme un visage souriant
Comme un visage lumineux
Comme une nouvelle semence
Le Singulier devient Pluriel
et la voix opprimée accueille
le jour et recommence.

ANECDOTIQUE

Pour tranquiliser leur conscience, les comédiens exploiters inventent de pures histoires pour entacher notre folklore et souiller nos traditions.

Une violence exténuante inscrite dans la pauvreté dominante Et nous continuons de sourire et d'applaudir à leurs jeux.

Il est temps de leur planter dans le derrière des piquets expolrateurs pour qu'ils s'envolent comme des fusées sans destination aucune.

* * *

Un Québécois rôti au soleil africain plante son palace-casino dans l'épine dorsale de Port-au-Prince, bouscule le peuple et fait courir l'indigène vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour le prix d'une baguette de pain — se hâte d'affirmer à tous ceux qui veulent bien l'entendre que lui Québécois connaissant l'humiliation et le complexe d'infériorité chez lui est venu affranchir « ces gens », leur offrant du travail, leur procurant un « job » à la cheville de sa dégradation.

— Ne croyez surtout pas les histoires de nu-pieds et des mutilés. Ils ont une société plus riche que la vôtre et la mienne. Ils ne font que jouer le jeu des pauvres.

— Peut-être sont-ils Tragédiens ? Il n'est pas de son métier ou plutôt c'est un métier comme un autre pour gagner sa vie !

* * *

J'ai accosté une Perle Haïtienne dans un Tap Tap. J'ai admiré son beau sourire et ses yeux langoureux et je l'ai complimentée pour sa robe. Elle me dit être couturière.

— Vous avez énormément de talents...

— Oui, je travaille dix-huit heures par jour pour 7 gourdes et demie (\$1.50).

A l'habitation Leclerc, j'ai fait la connaissance d'un Zombie Montréalais qui n'a pas encore appris à se tenir debout sur ses pieds argentés mais qui a pu m'affirmer par l'intermédiaire de sa femme (lui n'a pas maîtrisé le don de la parole).

— « Nous payons \$250 par jour à cet hôtel, tout compris bien sûr, sauf les drinks et le service... »

C'est là que Mme Kennedy Onassis a mangé dans une île somptueuse à l'intérieur d'une île désastreuse. Un caillot de sang sur une montagne d'os. C'était devant le Buste de Napoléon le classique le sévère celui qui vous regarde avec une dose fracassante de méchanceté. Mme ON ASS IS n'a pas bronché. Elle avait toute la famine du monde autour d'elle. Elle lui réchauffait le cœur. Cela lui donnait des forces et de plus toute une histoire à raconter aux voisins. Imaginez chaque touriste coupant sa viande bien saignante se demandant si son couvert n'était pas celui qui a servi à son altesse Kennedy. Joie du contact argenté à empocher et à mettre en réserve pour servir chez soi au retour à toutes les familles envieuses.

Pendant ce temps.

Le reste de la population traîne les mêmes grains de poussière sur leurs cheveux crépus des idées en forme de pou qui sait peut-être de pou voir on marche dessus sans le savoir.

Mais dans ce cas la faim n'est pas folklorique. Elle sert à nourrir les histoires du Reader's Digest. Cabales vendues

dans les quatre coins du monde Vernissages des bonnes consciences bourgeoises dans des fauteuils en cuir. Ceux sont toujours les mêmes qui triment... Métamorphoses ? changement ? ceux qui se grattent l'estomac remplissent à coup sûr le ventre de ceux qui ont les bras croisés...

Justice du hérisson !

GERBAISE 1977 *

Un million de dollars pour la correspondance de Z
Cette dernière lettre de l'alphabet qui n'a pas encore
Craché le morceau
Combien va coûter la page de ragot
Au contri-buable du Canada pour une si mauvaise
Histoire Française
Il ne s'agit ni de séparation ni d'union, mais
D'exploitation perpétuelle du minus par le « Big brother »
Surplus glouton de chair et d'argent
Même le dénommé Marx bouche bée n'a rien changé
En dépit de son Capital
Mis en réserve dans les banques suisses à jamais
La Misère s'attache comme le lierre aux mêmes couches
Pendant que là-haut on se masturbe d'échanges
Informatiques avalées à coup d'ordinateurs
Histoire de calmer le désordre pour ne pas dire
La volution en ré majeur
Le mot endort et ne tue pas comme la cartouche
Absente dans les colloques à la noix de cocorico
Chant qui n'a pas trahi comme Judas
Le Roi des coquelicots
Un million de dollars ne guérira pas les mots
Des Affamés, damnés du ciel de l'impotence
Un million de dollars n'écoulera pas la déchéance
Sur le dos du savoir pseudo-snobaisé
Dans la Tour-de-Babel-hôpital de langue et parole
Saussurisées où
Chacun invente son discours pour oublier...

Détourner l'existence dans un rapt-vol de mythe
Plus facile à habiller l'hermite-géomètre des gratte-ciel...
Gratte-papier... Coupe-citrouilles. Eux n'en ont pas.
Un million de dollars ne fera pas la différence
Et peu importe le discours menaçant ou le discours rassurant
Mais c'est la *permanence* qu'il faut abolir
Les Centenaires célébrés dans l'égout des intellectuels
Aveugles
Devant le même quartier de la goutte d'or où les immigrés
Ont remplacé les ouvriers
Où les Maghrébins triment pour la gloire tricolore
Se faisant assassiner comme des Ambassadeurs de l'Etoile

J'accuse

Les fusillards, ces nullités aux discours distordus

J'accuse

Les matraqueurs, ces actants de labyrinthes mythiques

J'accuse

Ces voleurs de pain chauffé à la sueur du SAVOIR dit
Scientifique et bénéfique d'un progrès dû.

* Inspiré par le colloque de Toronto sur le centenaire de l'*Assommoir* (1877) de Zola dont l'héroïne est Gervaise Macquart.

PETROLIFIEZ VOS LARDOS GAUCHES

Le pétrole leur monte à la tête
Et l'ivresse n'atteint que ceux qui ont les réservoirs vides
A boire dans ce siècle de « stagflation »
Les bouches dans l'attente deviennent des globes
Sans changer de position
Plus de pas à faire crièrent les riches
Tant que nos mains se dévident.
Alors les chiffres dictèrent la révolution planifiée
Etendue sur tous les terrains sauf
Ceux des pauvres qui pour une fois s'arrosent le gosier
De dollars verts étincelants où ne pousse que l'injustice
Ce sont toujours les damnés de la terre
Qui ramassent les fracassements des surplus
Un changement de camp sans qu'on s'en aperçoive
Mais qui change de camp ne change pas de dents
A tous les verres on perd la boussole... Pourtant
Le Nord de l'entente est au beau fixe et la terre
Tangue
Des gros maux d'amour dans des estomacs-caves
L'épuisement de la sécheresse dérange la fumisterie
Des frontières dites naturelles... A qui de claquer la langue
Pour enfanter l'artifice nécessaire de faire sauter
Le bouchon au virage énergétique
La revanche du Tiers monde décolle des yeux
Des développés nus sans le moindre négatif
L'image du sacrifice idéologique se bombarde
Sur toutes les chaînes pour guérir la douleur
Des mauvaises consciences

Les stratégies barbares ont des chances à saisir
Et personne pour deviner l'implantation future
Le suc qui fera tourner le monde... en bourrique.

DANS DE BEAUX DRAPS DROITS

Ta performance est une romance qui fonctionne
Un rendement sur modèle standard

Conçu exclusivement pour moi

Moi le plaisantin de la limite

Reviens margelle du bénéfice

Ta pourriture flirte avec le spécialiste

Du disque plat qui déraille

les muscles de ton esprit en plastique

Fini le tra la la

Tirons la lanière de sécurité

Nous sommes des clients hésitants

qui chaussent des fixations desséchées

Efficaces lavages de critères carbonisés

Mal au ventre ? A l'estomac ?

Un essorage bien sûr A tambour automatique

Une expérience répondant au critère mélancolique

Sécurité mécanique ou fatidique ?

Réglable pour l'efficacité de votre machine

A chewing-gum héroïque

Accord... Désaccord... Accord... Désaccord...

Précisons les conditions maximales

100 % au moins avec prime de corbillard

Egales pour tous

Opposition ?

Et le progrès de la tête et du ventre qu'en fais-tu du
régime Présidentiel ?

Violé l'exécutif

Ignorée la fraude

Compilés les chiffres

Vous êtes tous des vendus vendeurs vendant
vent vendange

Dans des projets compétitifs

vaccinant

Des épidermes rentables

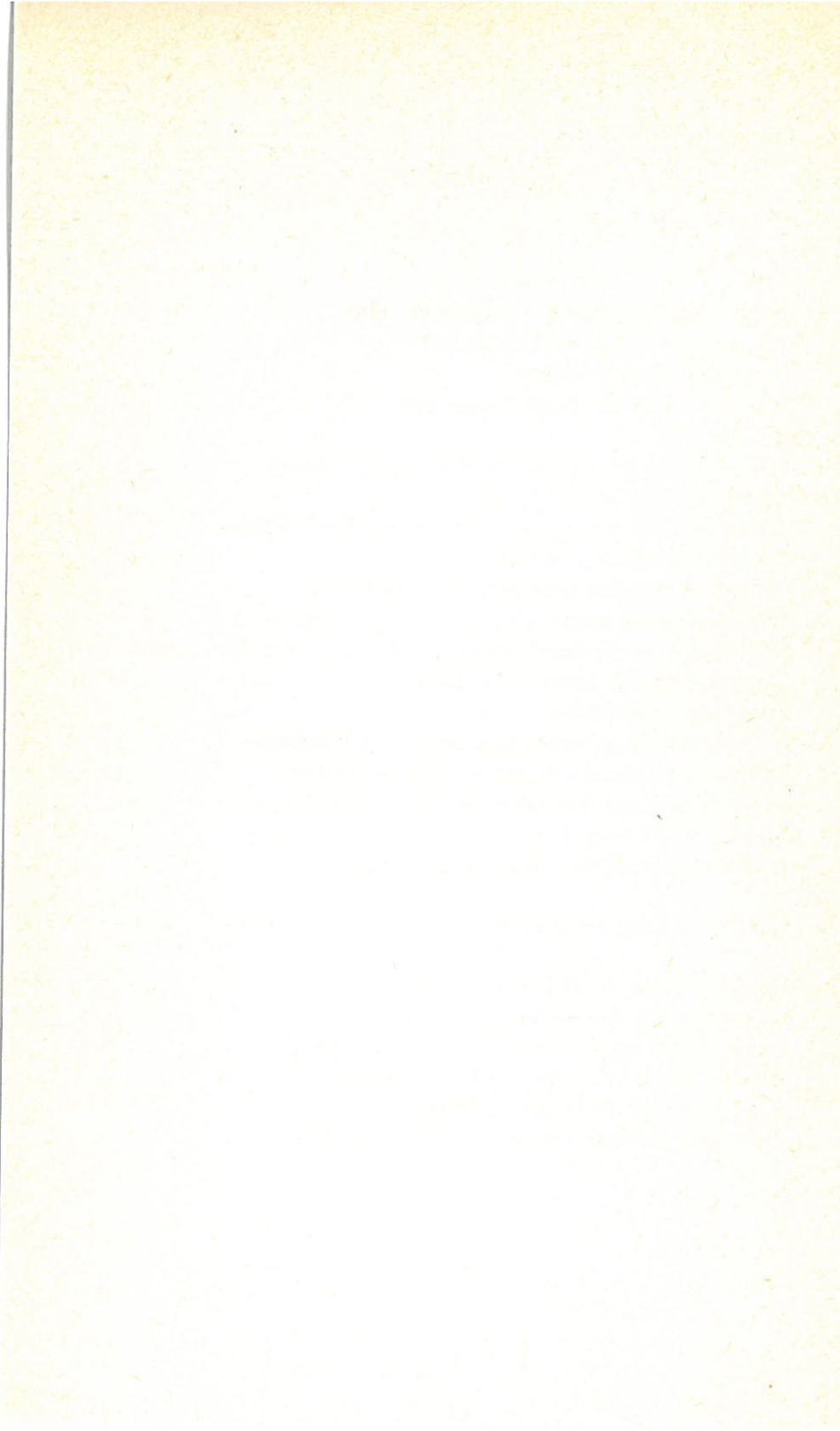
A vocation purement glaciale

ŒCUMENIQUE

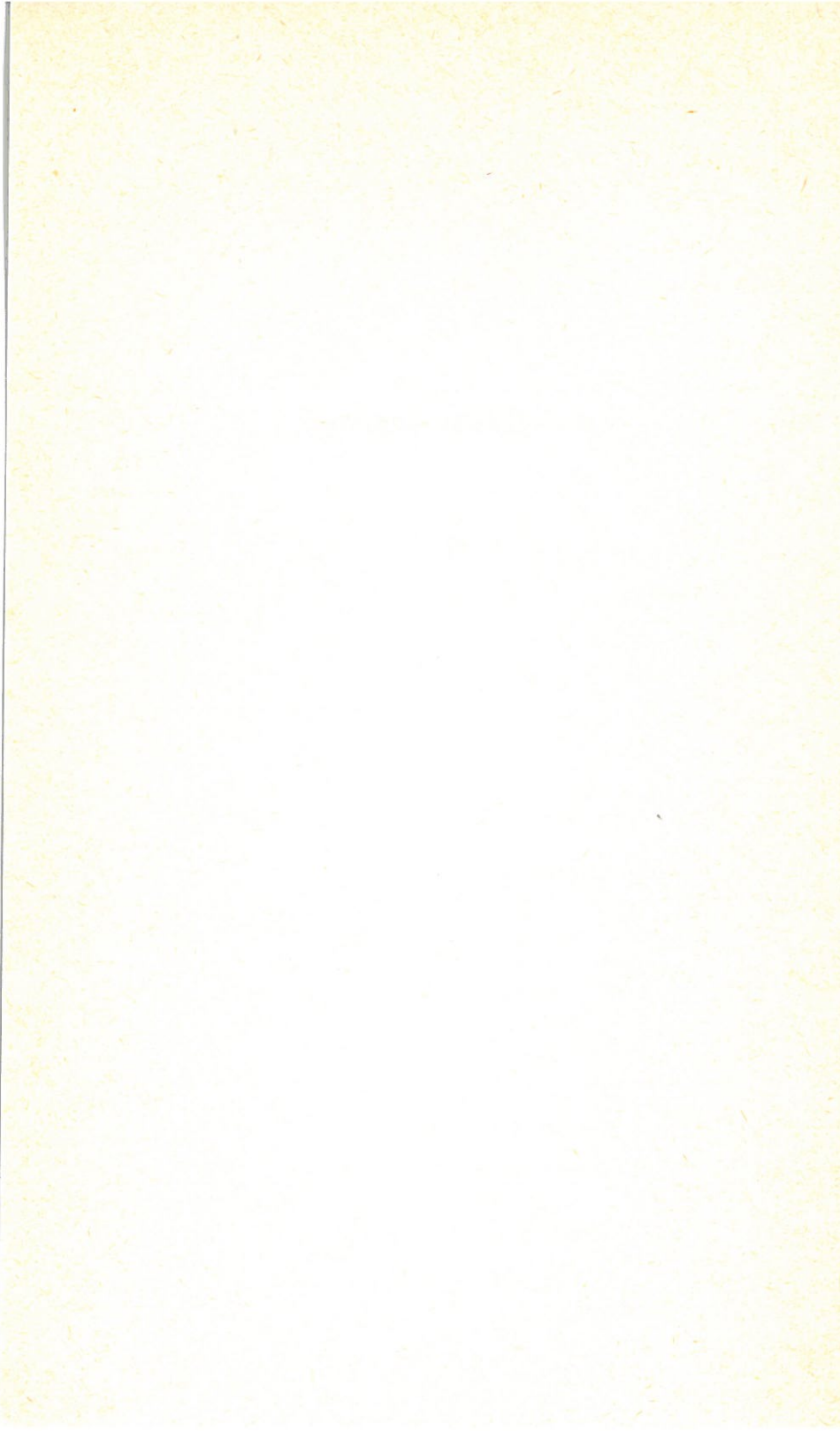
Priser sa guerre pour une poignée de sable
D'où ce crachat de paix dans le rire
Victorieux d'une conquête
Et la souffrance écoute de l'autre côté
de l'Histoire
Vaincus frères des vainqueurs comme un tonnerre
Qui tranche jouant à cache-cache
Les nez se rabotent sans emporter le moindre souffle
Dans le cercueil de la vigilance
Une partie de poker avec la tyrannie de l'atout
Mais ici point de belote, c'est un jeu de peloton
Massacrant des victimes comme si l'on tirait sur des cartons
L'un pisse dans la bouche d'un mort
Aucun tort selon Moïse
L'autre enfonce un canon dans la chair prisonnière
La Bible a fait justice de par derrière la trahison
Et les slogans des Rois bénissent dans la gloire
La misère aux yeux de tous
Histoire de consolider l'impasse fratricide

Qui pousse à faire la guerre ?

Dans les camps de la douleur on subit
Envieux, assassinés dans l'épanchement
Pendant ce temps les mères blessées continuent
A enfanter des cœurs qui, un jour, sauront
S'installer dans les oreilles du globe
Juste pour anéantir l'injustice de la répétition.



II. — SEXISMOGRAPHIE



OUVERTURE

Maux de tête. Un tournoi de paroles, des positions qui s'es-
[criment

Parfois un décollage tisse l'asile ou la voyance
Des joutes plaçant leurs drapeaux dans le rire et l'on
[recommence...

Des esquives sentent l'orage aux pieds de nature morte
Et l'on découvre des sympathies au seuil d'une disparition
sans trace
Peut-être au loin des embrassades de météores et l'oubli.

Comme un ôtage silencieux tu t'engloutis dans ta froidure
Les bras perpétuelle croisade retenant tes seins lourds de
[détresse

La peur enracinée d'assister à leur essor sous la caresse
De l'Imaginaire
Le plaisir banni sous ta myopie visible
L'amnésie seule prouesse

Comment pénétrer ce son de flûte désertique une voix
Dans le désert des déserts angoisse mélancolique
ou serpentique rapé
Rampant le long de ton corps... qui refuse le feu vert
Comment s'enrouler autour du chant angélique
Répétant ses appels comme un tonnerre ?
Tu flottes et je te souris
Nos globes virent sur eux-mêmes et l'arc-en-ciel tonne
Des crevaisons possibles dans l'écran de l'éphémère.

Le sel de mon verbe mord sans laisser de sillon sur ta peau
Perdue dans l'île de tes pensées nocturnes

Le désir brûle dans son écho de lumière
Sans pourfendre de ses flammes les courbes hésitantes de
[l'enlacement

Alors tu enfantes deux poupées en plastique
Auxquelles tu tords cou, jambes, cheveux, mollets
Comme pour en extraire une stridence qui signerait
Son testament
Ouverture vers l'émergence d'un amour blanc
Sur les cendres du moment

C'est ainsi que pour prendre la revanche
A mon retour je pleure pour incruster
Dans mon lit vide des larmes-éclats de sentiment
Comme un laboureur qui féconde la terre
Pour séduire un jour le firmament.

LACERE-CŒUR

Tu as appris un nouveau langage : une transgression. Voyage intérieur qui te confirme dans la voie du sacré sans existence de Dieu. Un voyage-recherche pour affirmer le but de ta destinée. Tu sais pourquoi tu es là : accomplir le vague de ce qui doit être accompli. Je vois tes bras faire des cercles. Tu tentes d'éviter l'éparpillement. Pour bâtir la montagne de ton corps-esprit il faudrait resserrer les forces. Un chemin en colimaçon, avec le déplacement sûr de la tortue. Un but ultravocal dans le silence de la tragédie. Tu t'englues dans de nouveaux mots glanés dans l'hermétisme d'une cabale. Les anciens avaient raison : ils étaient admirables en nous indiquant la voie. Mais pour cela il faudrait déchiffrer la géométrie complexe des lettres, des sens cachés que ne peuvent trouver que deux âmes en peine. La tienne est solitaire. Le partenaire résiste.

Tu mens en disant que tu ne sais pas pourquoi. Au fond de toi une certitude éclatante, harcelante, tellement gigantesque qu'elle effraie n'importe qui à dix mille lieues à la ronde. Les frontières se multiplient et la tête se déboulonne pour laisser place à la créativité, au paradis perdu d'une caresse à deux. Pour une fois ton Adam t'a assigné la limite, t'a laissée choir dans l'ignorance. Un mâle qui, d'avance, a reconnu ton numéro.

— Je te propose d'y mettre le prix — je suis prête à payer ! Assieds-toi simplement près de moi et tiens-moi la main pour que je parcoure notre hantise. Une infirmité et la douleur. Peut-être une excuse qui se présente comme une raison. Dans ton cas tes grincements veulent déraisonner pour

êtreindre la mort ; la sucer jusqu'à la dernière goutte. Seules les traces de la victoire apparaîtront sur les rides de vos visages. Plus besoin de Saint-Pierre pour distribuer les laissez-passer.

— Oui, je sais ce qu'est l'Infini. Et cela n'est point une mise en scène. Une conscience torturée ébranlant les profondeurs du cœur.

Prétentions glacées. Des dérapades prolifèrent et personne ne ressent le choc.

— Je lui ai demandé de m'instruire, de me montrer la voie du salut.

Encore une fois sans la moindre foi. Je parle *in saecula saeculorum*. Assise devant son bureau, je le regarde de mes yeux doux pour qu'il accepte. Mais il ne bronche point. Les distances gardées établissent le rapport. Un déroulement mécanique. Il ne devinera jamais le contenu des innombrables heures de monologue avec lui. Comment pourrait-il soupçonner mes échafaudages intellectuels et mes rêves sensuels ? Comment discerner la vérité derrière le masque ? J'ai beau sourire, plaider ma cause, seules mes convulsions superficielles éclaboussent. Peut-être suis-je forcenée ? peut-être lui ai-je fait peur ? Pour me contenir il s'agit de supplier les dragons. Le contact effacé se réfugie dans les zones du silence et la folie nous guette, une folie fragile mais viable aux creux de nos cœurs.

— J'ai beau cogner contre le mur, aucun malaise, aucune parole, aucun son.

— Que dis-tu, toi qui connaît mon passé. Tu peux extraire de mon sommeil une capacité d'action, une harmonie viscérale qui d'ailleurs ne t'a servi à rien.

— Exaspéré, je suis. De voir la possibilité de l'Autre — cueillir mes infinis qui deviennent dans l'absence des paysages qualifiables, de la chaleur possible. Deux corps béant à

la lune. Une adhésion qui fait chavirer la folie dans une autre folie incalculable.

Ton derrière semble griller sur le feu du siège. Une odeur semant la faiblesse. Te réveiller pour cerner l'amour neuf. Mais la batterie est en panne ce soir. Ta féminité lui a téléphoné ; il a répondu par la négative. Allez chercher à comprendre ! Le refus de la vie et de l'aventure, le désir étouffé dans les doigts. Ton exaltation vaine.

Je te vois en train de te dépérir dans ton malaise. Tes flottements ne sont plus convoités. Mon cœur détaché t'observe avec l'œil du chirurgien sans colère, ni bonté, ni pitié...

Impossible de rebrousser chemin. Se sacrifier dans la progression de la marche et des démarches. Il ne veut point m'écouter. Sa conscience de soi ne lui permet pas de s'entraîner à caresser mon âme dans la lecture du texte. Les yeux ouverts sur le Zénith et le Nadir. Point de miracle. Une leçon de cause et d'effets. Que mes références soient claires et logiques, je n'en doute pas. C'est ainsi que j'aime ma philosophie de la vie. Dans le temps, je me pendais au vécu sans ruser avec la pensée. Je trouvais ma vision encombrante et irréaliste dont le but est de détruire l'équilibre de l'expérience... Excusez-moi, j'étais naïve.

A présent je ressens le châtiment de l'inconnu qui m'attire comme une disgrâce. Un vent violent qui m'emporte en déambulant les confins de mes moi profonds et personne contre qui l'on peut faire cogner sa carcasse charnelle. Tout est affaire de peau.

— Prête à me débarrasser du regard qui tyrannise, je m'allonge dans ses yeux où je retrouve une faible flamme vacillante et douloureuse sur le point de mourir. Retiens-moi, je t'en prie, un instant. Je dévale les pentes de ses versants en femme inconnue. Mon visage devient un soufflet en forme de cœur qui attise la flamme mourante. Le souffle inculqué

fait éclater ma conscience comme une drogue qui crée des formes ovales et rondes dans tous les sens... et l'on se sent emporté dans le circuit des méditations et des plaisirs ne se fiant qu'à ses pieds sur terre.

— Tu allonges le cou pour me donner le baiser d'adieu et ta tête présente et proche se met en point d'interrogation... Des boucles imparfaites voltigent autour de moi. Je me penche pour capter le sens inverse de leurs inflexions... Ma bouche se ferme : une crête éteinte sur ta joue. La découverte du face à face éloigne les larmes et en même temps la raison de vivre. Belliqueux nos horizons en fils de fer barbelés augmentent la détresse et nos oreilles sont prêtes à capter le crime.

SUR LE POINT DE

Les yeux sur-fardés augmentent la noirceur de ses pupilles et attirent le regard mâle. Un sourire lacéré et lacérant semble être l'échancrement de son sexe à la limite de tout son corps.

De loin on devine son angoisse. Le frémissement de ses mains ponctue sa nervosité. Ses gestes se démènent. Follement son anxiété se cabre.

Les invités se soulent. Elle flotte puis s'agrippe à son mari. Elle s'y moule, épouse son corps bedonnant. Par moments, elle a l'air de pendre, « a dangling woman », accrochée à son bras comme un singe à une branche d'espoir. Une sensualité d'accrochage. Un frottement d'extase.

Est-ce le désir profond de décoller qui lui colle aux lèvres ? A chaque parole elle lui frôle le visage comme s'il était l'unique lien de son existence, comme s'il n'y avait personne dans cette foule réunie là pour célébrer la création.

Il fallait qu'elle dépose l'impossible indiscutable au creux de la légalité. Ne faire surgir de son sexe qu'un nœud unique et colossal. Tout le ciel en serait couvert.

Son imagination ne lui avait rien enseigné. Semer l'histoire la main levée pour saisir l'envie des autres, ne lui procure aucun plaisir. Se perdre dans le corps connu. Connaître le repos familial de l'ennui et de la routine. C'est son réel, mais...

Son regard fuyant cherche sans cesse un arrimage. Ses yeux caressent le séisme d'un moi-nation où s'enroule et se déroule sans fin son désir insupportable. Mourir d'amour même virtuellement ! Une fois suffit.

Est-ce les yeux des autres qui enchaînent ? — Qui a déposé le rêve de ces maillons invisibles ? Qui, où et pourquoi ?

— Ne crains rien, évite la platitude dit l'autre juché sur son trône obstinément phallique.

— Ne veux-tu point respirer l'odeur de la dispute et de la discorde ? Le goût d'un autre sang vivant qui ferait perdre le souvenir, changer l'irréel du temps circulaire ?

(Là le roi de la tentation se perdit dans son dédale ; il ne lui resta dans la bouche qu'un mot visqueux incrachable).

— Je ne veux transverser qu'une seule force, la sienne. Pour moi ses paroles remplissent ma mer...

Entre deux peurs surgit aux yeux de tous une autre mer où erre un amour en suspens, un amour inconcevable...

Une histoire insoupçonnable sans le moindre résidu...

Un monde plein de belles phrases prêtes à naître,

Une révolution sur le point d'éclater.

TROQUERIE DE L'UNITE

Il la torture avec un venin plaisir
Des roulis de rire gargantuesques ébranlent
l'atmosphère La peine semée de mal-
Entendus

Des noms d'amantes reviennent
En chapelet, en vrac, en branle-bas
Pour réveiller l'affreuse jalousie
Atrocité acerbe gravée sur le visage
Torsions et contorsions visibles
Décodées par le silence maternel

Elle avait perdu les mots pour ne voir
Que les maux

Une friture épidermique

L'odeur de la charogne ravive l'élan
Le débat frigidé qui se veut amical
« Que dirais-tu si l'on me trouvait laid ? »
Son succès trace la courbe de
L'agonie elle s'esquive en changeant
Le poids de sa fesse gauche à la droite
Le visage stoïque encaisse l'avalanche
En érodant la patience

Les éclats de rire morbides, unitonaux
Rechargent la dynamite expressionnelle
Les traits de la femelle se crispent
Un scorpion n'ose point re-p-(l)iquer
Une endurance à la limite du tragique

Et le mâle infidèle revient à la charge
Malin à vouloir craquer la nuit dense
De la sensualité rauque et schisteuse

De nouveau l'intérieur foudroyé change
De pose pour alléger la douleur
Des banderilles

Feutrés les échos crucifiés
Inspirent la démesure de l'attaque
Je vois la foudre verbale épuiser
Le sang

Lâchement mon silence poursuit
L'ironie d'une diversité impossible
La mère se débat dans la fumée
De sa cigarette étouffante et fébrile
Pendant que l'amante se fait assassiner
Par les contradictions
De l'amour

Soudain je me biffe pour
Transgresser le récit hideux et
Répétitif qui nous enveloppe
Des signes de sacre

Les assises ultimes du témoignage
Perdent leur force et dans la faiblesse
Le cycle des déchirures conjointement
Se chevauchent pour dérouler les dernières
Failles qui fixent et modèlent l'unité.

MORCELLEMENT

Des ondes butent la distance et tu ne sens point les frontières à démolir. Des ouvertures syndromées dans les yeux de Monsieur flirttexte façonnent des masques à porter dans les nuits violentées d'angoisse. A chaque démasquage un repos mécontent. Restent les figurines éparpillées qui transpercent mieux les travers d'un discours tordu.

Comprendre l'agréable paradoxe et s'évanouir dans les ténèbres circonstanciées pour venger à jamais la rétrospective.

Comment confirmer par le mot la vivacité d'esprit tirée d'un sommeil de plomb ?

Je comprends dis-tu les dissections corporelles : des seins, des lèvres, des cuisses-voyelles et des mollets-consonnes : une façon de te concentrer sur chaque bout mais aussi de réaffirmer la distance. Un renfermement affectueux évite diaboliquement le total.

L'essence est oubliée dans les petits morceaux. L'expérience dialoguée sensibilise le collage et le centre perd son intention. Minimisons les dégâts en laissant les peurs justifiées continuer les escrimes. Cachons-nous dans les impressions vagues et volatiles qui élargissent les circonvolutions de leurs frondes.

Mais, reprenons le combat.

Si Monsieur flirttexte est un obsédé sexuel, c'est qu'il croit à l'existence de son âme qui rampe dans les décombres des mots. No wonder !... Ne te fie pas à la confirmation étanche du livre et du moi, même si la sensibilité implique une ouverture sur tout et à tous.

Le cœur ne perce pas à travers les mots, par manque de mots. L'angoisse partiellement captée ramène les bâtonnets de miel. Biberon de l'exil dans la chair, dans le geste. D'où le défilé des mémoires sombres impérieuses.

Même si le titre alambiqué déroute : frayeur du lecteur dans le champ illimité de la jubilation inter-prétative.

Mais Personne ne doit rien à Personne. La transvasion semble être une possession en dépit de ce que tu penses et l'amour devient alors une invention dans le cadre de la dé-mence.

ILOTISME

Eve a l'air de se tenir sur ses deux pieds en coton.
Plus le temps de s'évanouir en sortant de la voiture.
« *A proper person* », comme ils disent. Sans hésiter, je lui dicte les titres de ses angoisses et elle les boit en tirant son chapeau de paille. Un respect colossal à couper au marteau.

Tu ne peux pas aimer une carcasse vide pendant longtemps.
Pense à la farce.

Ne parle pas. Ne dérange rien à cette transvasion.
Une évasion suprême.

Tu as tellement donné. Tu mérites quelque chose.
Ne serait-ce qu'une pendaison.

Pour te sentir détaché, pour le besoin d'apprécier avec
[objectivité.]

Que devient ton Moi ?

Cela ne te fait pas de mal de voir ton œuvre massacrée.
Quelle chance de pouvoir revivre.

Des sentiments, des poèmes qui ne sont plus les miens.
Je n'ai jamais été écrivain, scripteur ou décodeur.

J'évolue en me métamorphosant.

Chacun de mes actes a sa propre vie

De même que chacun de mes stratagèmes

Si cela te dérange cela veut dire que tu montres tes limites.

Humble, le nez par terre, je traque l'amour et la mort.

On aura trempé dans la rudesse juvénile et la fille égarée dans son innocence dictera l'apparence, une loi à mettre en drapeau, un ordre à extirper du nez des mesquins. Ce jour-là, la mère assistera à l'école de son fils et le père ira cueil-

lir des étoiles métalliques dans le passé simple, des étoiles concaves à épingle sur la tête des ignares et le monde entier acclamera la nouvelle république du savoir soporifique. Chacun écrasera sa propre intelligence et les sirènes d'alarmes chanteront le mystère blessé et ouvriront le seul chemin qui mène à la tour de Babel.

Prolonge ton appel voyageur au ticket saccagé — les capteuses d'ondes s'étendront à plat ventre pour te laisser passer sans visa ni passeport au pays de Nullepart.

 Tout cela parce que je ne veux point imposer mes ordres.

 Tout cela parce que ma main ne manque jamais de sentir ta peau dans une caresse infinie.

Toutes ces réflexions en spaghetti exigent une sauce intérieure pour créer le vertige et le délice. Le corps devance l'esprit dans chaque entreprise. Seulement après on éprouve le dépaysement et le malaise de l'erreur et de l'errance.

Egarées les voix. Un désarroi qui envahit. Des ténèbres froides. Un craquement et l'effritement de nous-mêmes pareils aux désambulades des somnanbules.

EVE ET ADAM

Eve est venue au monde pour ouvrir son crachoir. Ce jour-là on assista à la guerre des boutons linguistiques. Des énervements. Des Tics. De profonds soubassements. Des mots se placent victorieux après une banale enquête entre Elle et Moi. Des nullités verbales s'éparpillent dans mon cœur comme des fourmis qui transportent leurs provisions d'angoisse hivernale au fin fond de leurs estomacs d'acier.

Un luxe ultime qui gaspille le temps...

et j'aurais voulu perdre mon temps avec quelqu'un qui comprend. Tout pour donner un sens à ce qui par essence manque de sens. Tout pour activer le signifiant qui se méfie du débordement des signes.

Oui, il est vrai que mon social fait appel aux statistiques comme seule mesure de sécurité. Des chiffres pour arrêter les fornications délinquantes. Des numéros, histoire de classer, une fois pour toute, l'impondérable.

Evasion ultime qui tue le temps.

Que devient l'unité qui fait foisonner le monde ?

« *Juste le temps de gaspiller le temps avec quelqu'un qui comprend* », se dit-elle sans mot dire.

Point de récompense, mais les doigts ne se morfondent plus dans l'embarras et les dents ne cisailent plus les ongles. Des regards en arrière et ne surgit que la peine. Une peine multicolore gigantesque sans forme ni fond

une sorte de magma indéchiffrable.

L'impatience ne fait qu'accroître l'angoisse.

Le trébuchement sur place ne diminue en rien le temps.

Une envie folle d'embrasser d'un coup, ne serait-ce que

le temps d'un éclair, tout le savoir du monde ou plutôt tout ce que le monde est en train de sentir juste en ce moment, tout ce qu'il est en train de faire, tout ce qu'il est en train de taire. En ce moment, pour l'amour du moment.

Cette abstraction colossale fait rire les innocents. La mémoire, comme une fleur, flétrit — ses pétales hurlent emportées par le vent des acrobaties. Il reste des quoi et des comment. Douleur même du firmament. Chacun trouve son compte dans le circuit des peines où les arbres ne cessent de demander :

« Quand m'a-t-on fertilisé ? quand ?

Quand suis-je devenu vert ? quand ?

Quand ai-je perdu mes feuilles et mes couleurs ? quand ? »

Epave ou parasite ?

Tout dépend. Une seule goutte d'eau peut faire déborder des Océans et pourtant... qu'est-ce qu'une goutte en face d'un océan ?

Un simple néant

une supercherie complexe qui sème la terreur chez les Géants

Ni Trêve ni Guerre ne peut démêler la chose.

Dans la cellule formée d'eau, des millions de morts et de naissances s'entrechoquent. Pendant ce temps les hoquets s'emmagasinent dans l'esprit. Chacun échafaude ses hypothèses sans briser l'assurance, ni chatouiller la cadence des tombées et des envolées. Il suffit de distribuer des étiquettes et l'on se sent chien perdu sans collier dans les hôtels à conventions pures et libres.

Il suffit d'accrocher... Il pouvait lever toutes les filles qu'il voulait avec deux platitudes et une mièvrerie. Cynique, il les aimait tendres, jeunes et sensuelles. A chaque partie d'amour, une orgie dans les lavages de cerveaux ; des masca-

rades de microbes tués à vue par l'intention. Une volonté du tonnerre pour ce tombeur de jupes — même le mouvement de libération de la femme ne voyait aucun inconvénient.

De son côté, Eve rêvait de cueillir le sourire de tous les passants, fruit défendu qu'elle voulait tant congeler et garder dans son freezer pour les jours de pénurie. Mais la faim augmentait la force de son imagination. Elle se créait des histoires en traversant les rues et les villes et les mannequins dans les vitrines reprenaient la course en s'infusant du sang emprunté à tous ceux qui glanent un regard sans s'arrêter. Des croisements anonymes générateurs de rêves et d'oubli. En se fermant les yeux, les paupières éclairent un pouvoir qui engloutit le jour, un pouvoir qui éponge le sang croustillant de l'anecdote.

J'attire Eve vers moi et l'on se repose sur le silence pour déguster chaque froncement de sourcil, sûrs de nous-mêmes et sûrs aussi de soulever une tempête où il naîtra des œuvres magnifiques à transmettre.

L'AUTRE VERSANT

Dans ta prime jeunesse ta démarche est déjà ruine sans provision. Tes pieds traînent des océans engloutis dans des niaiseries. Juste un contact et tu acquiesces béatement. Peut-être est-ce le maître de la technique qui cristallise tes contours ? Qui sait ? Une pensée biberon où les lèvres se plissent comme une orange pressée. Le suc s'égoutte dans tes peintures. Heureusement une subtilité grisâtre ranime le paysage endolori. Déjà un tampon qui te ressemble. Que dire de ta taille qui s'appesantit à chaque coup de pinceau sur la toile vierge de tes préoccupations ? Le mâle, peau sur os trotte strié de balafres temporelles à tes côtés. Il sert d'embouchure à ton port malmené. Toi, l'île d'ébène qui chantait dans les crânes comme Schéhérazade...

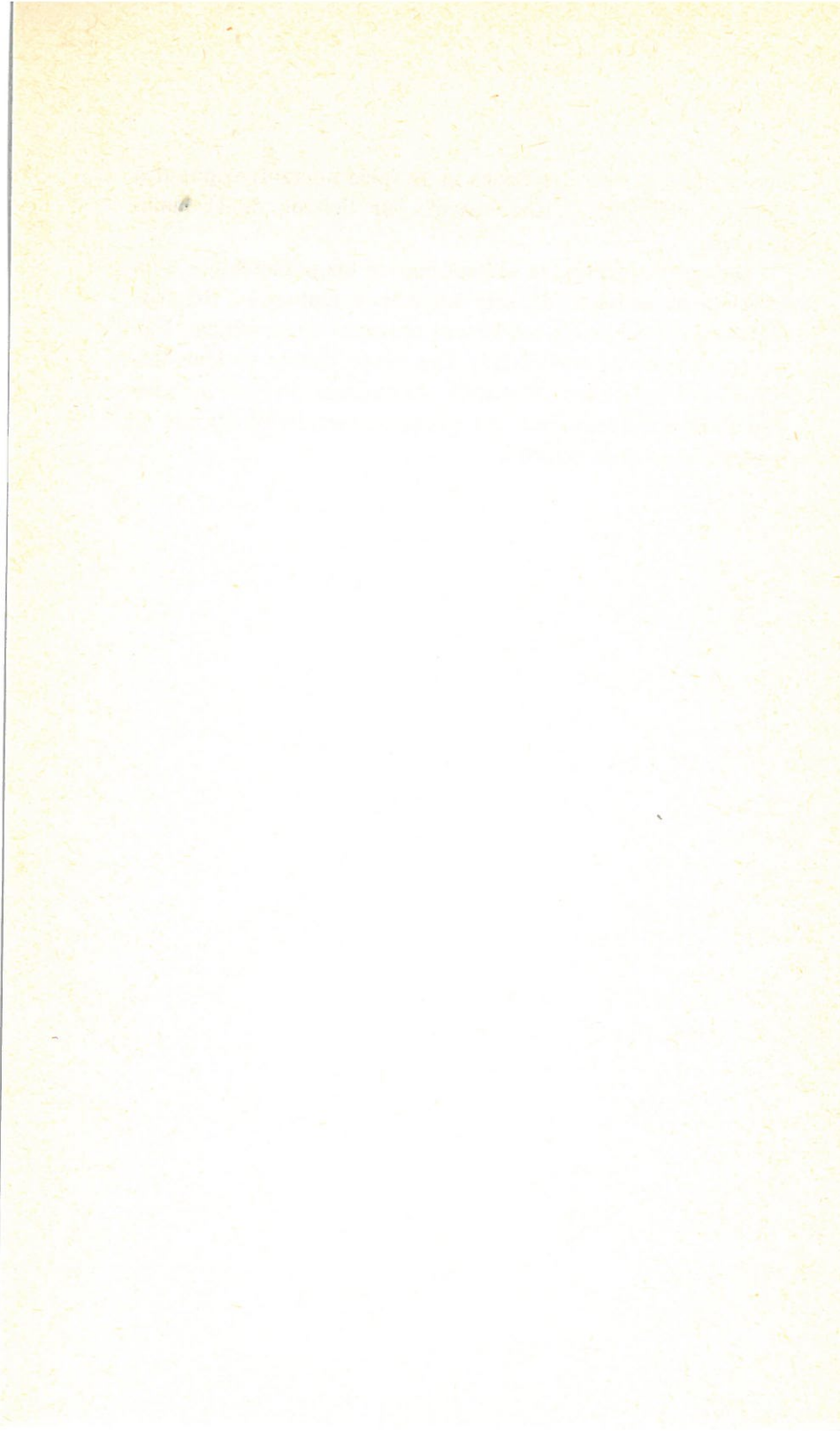
Tu cultivais jadis le bourgeois et le prestige vieillot non point de nos ancêtres mais celui photocopié à des milliers d'exemplaires dans l'esprit étranger. Une recherche possessive du côté du capital. Parvenir à t'établir sur le socle moyen de l'artifice. Tu condamnais ton corps cloué indubitablement à la terre lointaine de ton origine. Une faim qui déplaçait instantanément ton regard d'habitude bâillonné à la rivière du désir. Ton espace s'abrège et tu étouffes.

L'évasion t'empêche de te soustraire. Abolir la vie, toi qui a tellement soif de vie. Liberté édictée par-dessous ton aisselle. Un temps à stranguler. Déprivation. Dents qui se surinent et personne n'est là pour dévier la fausseté.

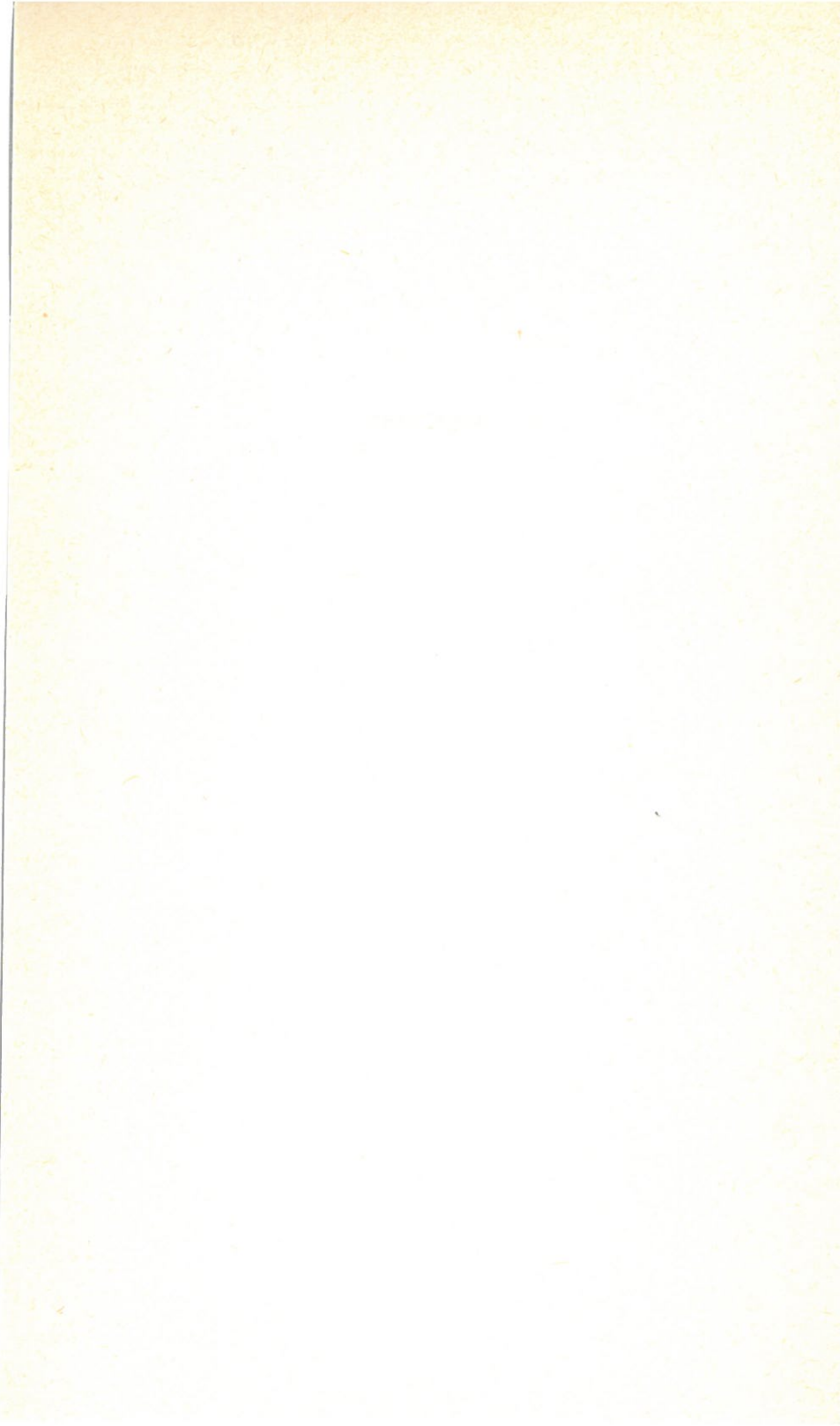
Faut-il changer de cerveau, ou se raidir devant l'agression d'un peuple qui te ligote les mains ? Le voile qui t'habille d'anonymat, t'efface aux marchés des esclaves. Pourquoi

passer par les rues des Souks et te faire poursuivre par des identités inconnues ? Racolement, par l'effroi, de la moindre proie !

Devant ta fenêtre, le safsari couvre tes personnages d'un déferlement sauvage de soie blanche voluptueuse. Regards régissant à leur gré le fondement essentiel de ta nature. Une vie active dans la spéculation. Des corps libérés de leur obscurité. Tes yeux doux de gazelle surchargés de Khöl se baissent dans une soumission qui me gêne, moi, le Ténébreux de lorgueil et de l'agissement.



III. — VISIBLERIE



PLAQUE TOURNANTE

Une grisaille dominante se tasse dans les gorges pareille à celle des trottoirs et tout le monde rit des avatars refoulés. Elle sort sa lime à ongles pour réduire les montagnes de neige et la pollution de nos corps. Attente du prolétaire devant les courbes cosmiques. Les trajets s'absentent pendant que le transport continue sa course. Dans la simultanéité des putréfactions, les lèvres sèches et écaillées crépitent une angoisse de feu ardent. On voltige pour éviter la fumée ambiante. L'agression inconsciente et insouciante prend place et se tapit faisant la queue aux yeux des passants. Point de dos cassés. Point de dangers puisque tout tombe dans les pléonasmes. Le jour n'arrive pas à se lever. Rideaux des yeux bouclés par une abondante parole. J'attends...

La panne, comme le souvenir, est arrosée par un champagne brut sans le sourire favori et habituel des hôtes de l'air.

« Un trouble parachuté » gémit-elle.

Le temps de l'absence de l'esprit. Seule surgit une musique pipe-linée qui remplit l'espace. Quand pourrons-nous contempler l'oiseau en fer blanc prendre son vol et toucher à l'unisson un ciel sale et douteux ?

Plus rien à collectionner dans les voyages du monde que des amulettes, des totems, des coquilles ou peut-être des petits dessins abstraits en fer forgé pendus à nos cous palpitations certains de l'éternel retour.

RUADES DANS LA RUE

Marée corporelle. Des seins arrogants s'installent dans le terrain exité de l'esprit. Invitation à la sauvette. Des mains pétrissent des complots nonchalants. Des lunettes. Des cornets... de glace. Barbouses en fleurs. Parfois la bande élastique érotique des chignons ligotés cerne la queue d'un duvet nouveau né. L'agent verbalise pendant que la pollution arabesque déferle sur les têtes innocentes un beau matin de printemps. Ne sortent vainqueurs que les perles de sueur aux multiples versions. Réception dans le cœur cola-Tombola sur des placards de publicité seuls voyeurs dans ces va-et-vient du Nulle Part.

Le Trajet du chewing gum se mesure à la perfection des hantises et des préoccupations. Là nous assistons aux dégomages téléphonés. Où sont les sourires des gestes affolés ? L'énergie de la marche regroupe sa force sur des visages blêmes. La neutralité ne dédaigne pas serrer la main aux regards vagues. Le rêve s'enlise dans des bouffées de fumée. Pendant que l'un encaisse au tournant une embardée l'autre somnole emportant ses chagrins dans une gondole rocambolesque. L'allégresse s'envole.

Impatiente la maladresse a la chair de poule. Nous rajustons tous des langues étrangères assoiffées ! Les mots se cramponnent et les phrases filent à l'anglaise. Les lèvres miment des mercis saucissonnés. On s'attable. L'allusion se révolte contre ce « oui » du service compris. Les crânes exhibent une sorte de tonsure pareille à la bouche du métro...

Chaudement les idées abattent le visuel du décodage. Pendant ce temps les genoux font des mots croisés. Leur dialogue glane parfois des pailles d'échappement sur la mer du doute. Tuyaux en chalumeaux. Déconnecté le contact. De ce décervelage jaillissent des pétarades d'ennui. L'embarquement de Cythère sonne sa citrouille. Les seins se nichent dans l'essaim diamanté des désirs. Leurs délires butinent des regards. Et le vent brasse des sourires. Léchée la tentation blafarde se déniche une montagne de derrière les ragots. Son souffle fou capte en silence un rêve mielleux.

COUVEUSE

Voix d'hommes. Voix de femmes sans nom mastiquant des pronoms.

Au hasard dans les verres ivres qui, eux, font circuler une fumée unifiante, un dérèglement apaisant. Mais les voix se déplacent à tort et à travers. Au loin des horizons houleux émergent à chaque bavure monocorde. Séparations identiques bombant les lèvres du groupe.

On s'est multiplié en s'accrochant à son verre pendant que la musique soigne subrepticement le souterrain. Subconscient sur les dents gravant en silence ses morsures. Prolifération de blessures. Personne ne s'en aperçoit. Depuis la première déchirure le regard ne cesse de larguer ses cibles sur la peau bruisante des contradictions.

Où faut-il puiser la colle des connaissances ?

On s'est à peine présenté que le dos saute comme une crêpe.

Ça y est : On vous a poinçonné ! poussé dans les murmures qui montent en crescendo jusqu'à l'assourdissement. N'ayez crainte. On viendra vous détacher de vos rêves... avec des sourires en forme de glace.

Aliénation... Déracinement... Dissémination infatigable en veilleuse.

On les réchauffera pour couvrir les générations.

IL FAUT DE TOUT POUR FAIRE UNE RONDE

Au café de Paris centre névralgique
De l'avenue qui fend la ville en deux
Lieu de rencontre même pour ceux
Qui n'ont pas le sou.
Il suffit de décortiquer ses « glibettes »
Et se donner l'air affairé
S'associer à la foule
Dans ses glissements et s'arrêter
Juste pour scruter la joie de celui
Qui attend
Là pour t'aborder et t'offrir
La plus belle dame sans merci
Sa femme à la rigueur
Parce qu'on crève de faim
Et si tu n'en veux pas
Tu peux toujours me ramener
Chez moi, tu as bien une voiture ?

Entre-temps des va-et-vient
Des déplacements d'air avec de beaux
Balancements de corps, tout danse
Dans la tête des projets qui remplissent
Le monde
Les passants forment des kaléidoscopes
Où l'on peut inventer ses désirs
Sur un fond sonore inassouvi
Respirer le jasmin pour vous larguer
La béatitude sexuelle au coin de l'œil

Au loin les femmes aux regards dominés
S'esquivent pour s'unir contre le mâle
Et pourtant l'entente est surnaturelle
Une perdition aux odeurs colorières
A la tonalité aiguë d'un fer de lance

Ici les sourires cadrés par le voile blanc
Délimitent la métaphore et non le visage
Je vois des enlacements sublimes des bras
Qui défient ciel et terre
Une joie tacite prête à conquérir le jour
D'autres balancements, à côté on papille
Et les épiluchures de « glibettes » continuent
Leur valse
Planté dans une courgette le « Fill »
Un vendeur vous l'offre
Vous revenez sur terre pendant
Que les mêmes visages vous effleurent pour
Vous faire sortir de vos cauchemars
Une paix éternelle basée sur
Les détournements de victuailles
Devant des silences qui disent leur vérité.

DOMINATION

La Tour Américaine domine la ville aplatie. Quelques protubérances grisâtres tentent vainement de lever la tête. Cela rappelle le palais de Culture Russe à Varsovie : sale gâteau battant la vue au cœur du désastre relevé. Des points de repère qui détraquent les regards et bafouent l'âme dans son essor quotidien. Le relief disparaît. Le gigantesque domine le cercle bouillonnant de haine. Mais les veines et les artères ne s'animent que par l'incessante circulation d'auto-fourmis multicolores : illusion de vie dans un mouvement silencieux et continu. Parfois embouteillage, arrêt, saccades et accidents. Seuls les toits médisent les rangées de linge pathétique, d'habits flottant dans une pollution étouffante cherchant dramatiquement une séchitude comme si les cimes des habitats voulaient déposer les armes en agitant ces bouts de tissu bariolé.

D'innombrables fenêtres et patios, sorte de bouches bées ne dégageant qu'un rien, vacarme en musique pipe-linée soufflant de l'air dans le vide d'une trompette de la renommée. La verdure bouffée par le gris de la rocaille et du ciment rend le dernier souffle devant une chaîne de montagnes placides. Le soleil, derrière un nuage rachitique, apparaît pour faire éclater la grisaille d'un luxe temporaire pour la cause d'on ne sait quoi. Dans ce paysage lugubre, il existe un triomphe... Les dômes des Eglises ripostent par l'éclat, non du dehors mais de l'intérieur où l'or scintille sur les voûtes bâties sur la sueur des Incas.

L'imagination de ceux qui viennent s'incliner devant l'autel tourne et retourne des tueries sans fracas. Aucune compétition avec la Tour mais des clins d'œil fiers et rassurants sur des tableaux qui reflètent simultanément la lumière de la naissance et l'horreur de l'enfer.

J'AI L'AIR

Des visages creux ou plutôt enflés : déjà le doute. Des momies mécaniques montées à bloc pour la verdure de leurs dollars pollués. Figés dans des poses indéterminables. Chacun est banni derrière son volant avec pour seule consolation un macadam incommensurable à étouffer par la plasticité du temps. Des espaces gigantesques s'offrent à la vue de n'importe quel crétin et le fourmillement intérieur semble absent pour toujours.

Je ne sais même plus s'il faut dire « je » car l'affirmation de mon existence dans ce Vide ne renvoie aucun écho, ne fait broncher aucune feuille morte ou vivante, ne fait remuer aucun souffle. L'illusion de ranimer des cendres peut créer dans l'imagination un feu carnavalesque et tout le monde veut s'amuser. Mais là, des gouffres aux profondeurs superficielles. Du plâtre blanchi à la crème fade d'une hypocrisie sans limite. Une fois perçus ces masques s'effritent et la brise ne daigne même pas remuer ces graines de nullités. Point de sévérité. Une constatation. Des faits. Point de partis pris car cela voudrait dire : annoncer ses couleurs.

Dans ce pays, il faut garder la même pose, le même sourire gélatineux qui rappelle ce Jello de toutes les couleurs qu'on vous sert à toutes les sauces.

MON MEXIQUE BARIOLE

Mexique, pays des loteries et des sifflets
Dans chaque quartier grillagé
Membre écumant des secrets... Un agent
Du désordre trafiqué dans les couleurs saumâtres
Des enfants ballottés par des corps souriants
Cajolant l'excédent de chair mendiant
Un pesos maladif
Que les bébés épinglent dans la main comme
Une gerbe de vie
Pendant que les charlatans pérorent leur machismo envoûtant
Une piètre source d'envie
Et les cireurs de souliers contiennent la misère
Dans des mains tricotant des folies
A ne point verser sur le dos des ancêtres
Les souliers brillent... l'éclat ne nourrit plus
Seule la pollution sème ses enflures dans la grisaille
A peine peut-on reprendre le souffle déjà volé
Et blâmer sa pensée pour s'être enfermée dans les entrailles
Des cœurs pleins d'outrage et de dépit
Pourtant
Les « Jugos de Naranjas y platitos de frutas »
Forment le seul soleil au réveil de la nuit.

Une croix et l'agonie dans une muraille de Rivera
Au Palais des Nations, le peuple, présent issu des ombres,
rôle
Pendant que les touristes font l'amour à l'histoire
Dans l'absence scandaleuse
Sourds, ne dansant point au carnaval des affamés

Mais ils emportent, certains, un snap, un film, une diapo
A projeter sur la conscience morte
Etrange ensorcellement ne réveillant point un seul damné.
Le confessionnal est là familier et rayonnant
Où les genoux pénitents baisent la main des charlatans
Des femmes s'adosent aux fenêtres tyrannie de côté
L'oreille exulte des peines par charité chrétienne.
La haine s'affaisse un moment comme une chienne... enragée
Devant les dorures de l'autel à faire vomir le fiel
Le mal des siècles entassé là par rancune au ciel.

Quelques touristes se déculpabilisent à l'angle des joailliers
Où passe l'or pour racheter les blessures du temps
Fardeaux gais transportés ru le dos des Aztèques
Mayas, un drôle de méchoui sanglant
A tous les coins de rue un accident toujours présent

Et à vue d'œil le bruit assourdissant vous vole des ans
De par derrière les micros mas-grande
Couronne fertile pour remplir les ventres de vent
Et jamais Speedy Gonzalo n'apparaît dans sa mouvance
Seul le regard agressif martèle la cadence... de l'infini
Vacarme qui s'arme contre la solitude de l'alibi
Alors la foule continue de se gratter le flanc
Pour faire jaillir une piètre étoile.

CODA MEXICAINE

Heureux les cimetières de voitures gouvernent le centre
De la ville : Rappel d'une vie à venir
Au Mexique ou en Afrique, la même coqueluche
Dans l'anti-gosier des hommes de bonne volonté
Et la naissance offrande passe cruelle sur toutes
Les langues prêtes à lécher ces bâtiments-gâteaux
Au loin un végétal rachitique médite la dissolution
Des troncs blanchis, histoire de mettre en déboire les
[salissures.

* * *

Défense de boire l'eau du robinet
Et gare au virus qui se promène dans les salades.
Offre le fond de tes poches aux mains vagabondes
Et accepte le vent sulfureux qui farcit ta gorge
Tu étoufferas l'incendie du piquant
En arrosant la bouche d'un alibi crispé

* * *

A la terrasse des amoureux roucoulent
Lui contemple des sombreros qui débordent
Elle jouit en se faisant reluire les sandales
Tout cela dans une clarté mexicaine :
Seul moyen d'échapper à la déveine.

GIRATOIRE DU VERBE

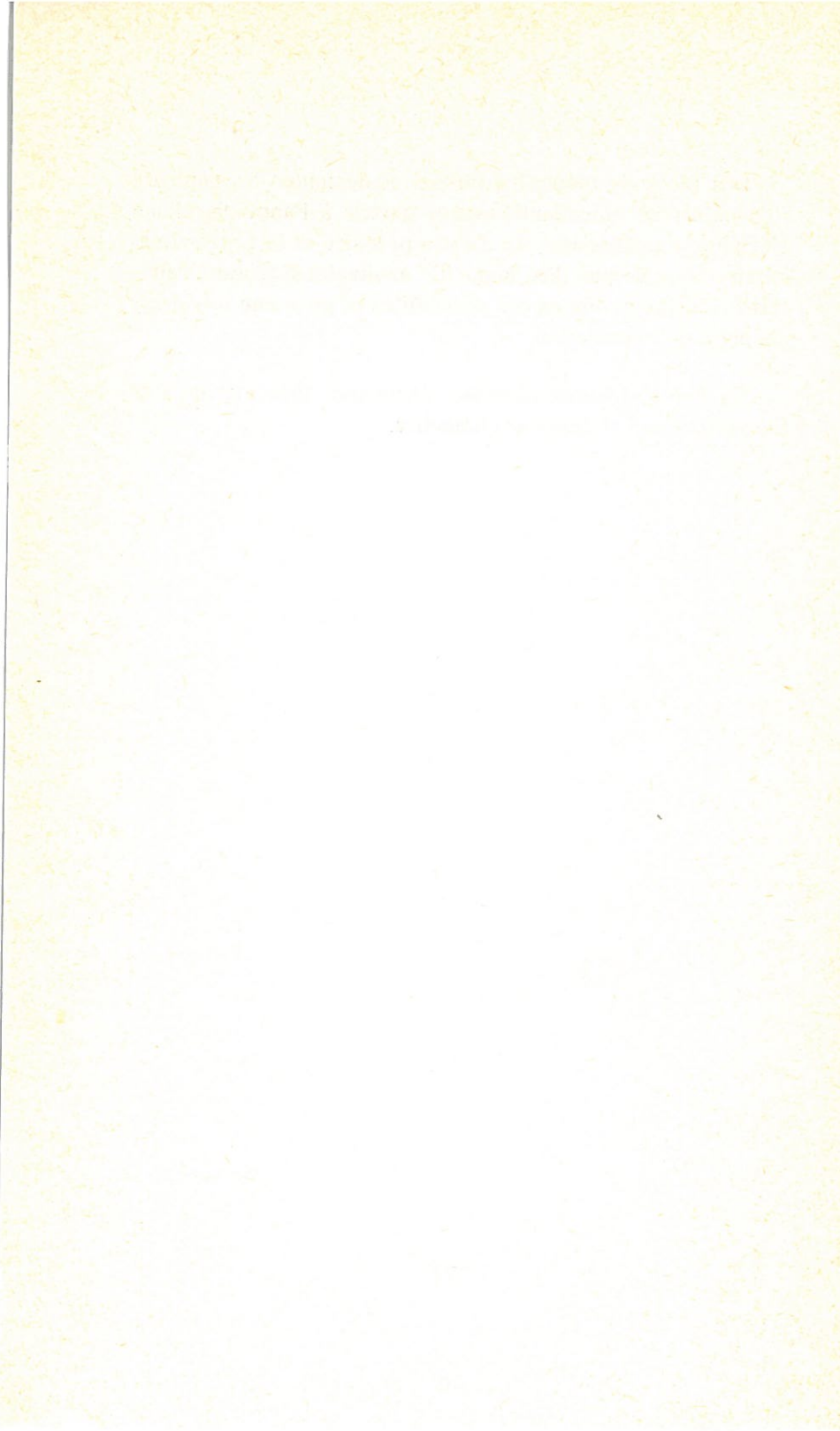
Une Tour. Une Horloge. Un Temps détraqué. Des passants-fourmis à la recherche du simultané. Des scènes obscènes dans des crânes comptés par des soucoupes plantées sur des tables-cadrans sans aiguilles et sans bataclan. Seule l'éclipse du soleil marque le jour. Un billet à remettre à une inconnue. Il ne voulait pas manquer son spectacle. Un rendez-vous violé. Une inconnue à déterrer de l'atmosphère étrange, peut-être saugrenue pour ce nouvel arrivé ; une inconnue à trouver par le simple jeu des perspectives ou par le feu complexe de l'invention. Une sculpture giratoire, une forme qui par essence immobile se met en action.

A qui de trouver ? Cet incident banal à la marge des préoccupations super-inter-nationales semblait défier le logos. Pourquoi faire disait la femme mariée de la Tour de Babel à son mari qui embrassait en face d'elle des bouches refusant de s'offrir. Celles qui étaient consentantes servaient à marquer le degré de son succès. Il fallait bien enregistrer quelque chose dans ce monde de « tape-bugging » et de rattrapage par ouvertures d'écluses verbales. Il fallait bien marquer le joint de ses lèvres pour prouver son existence.

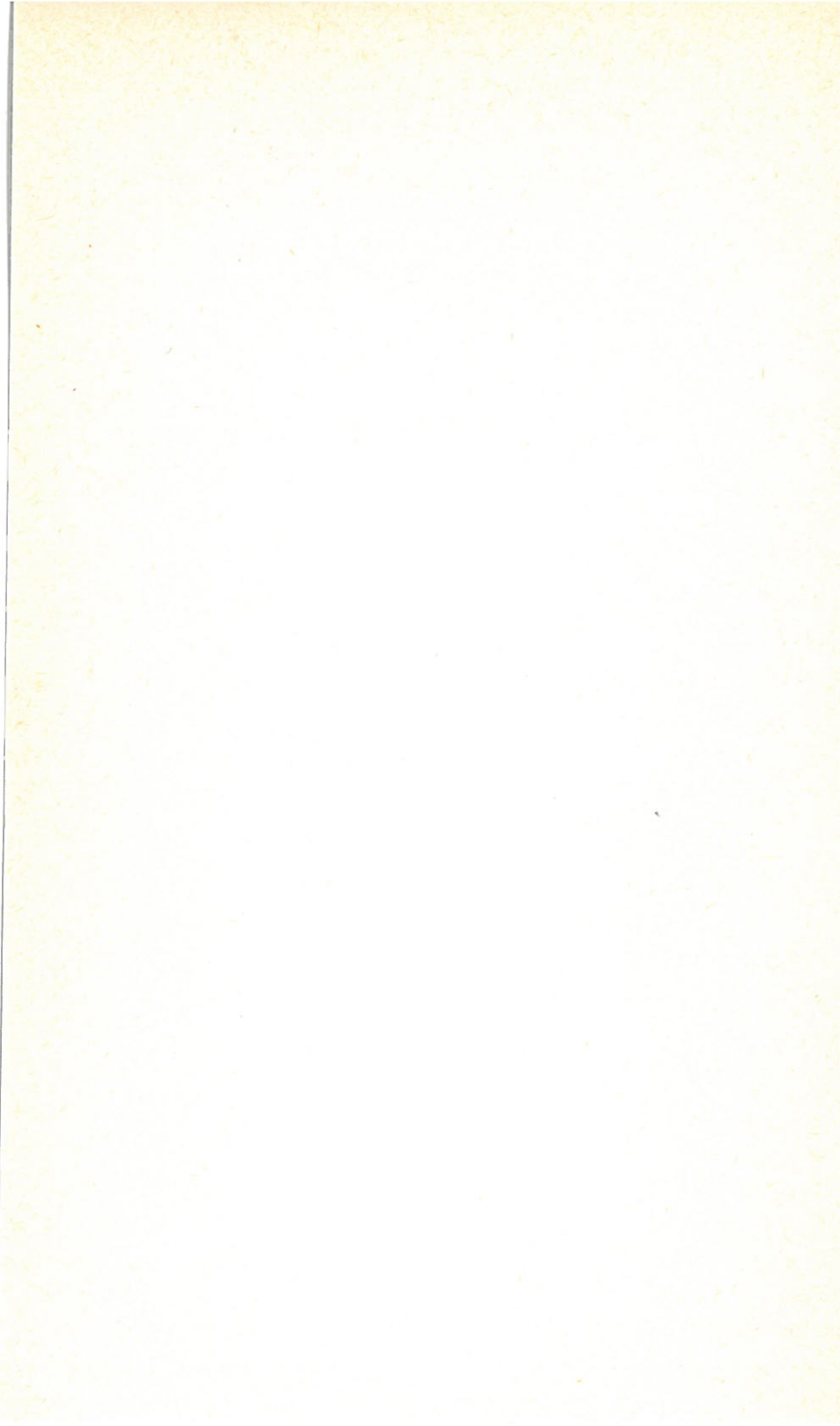
Paroles d'honneur s'écrasant sur des intentions de malheur. Le fluide du tableau ne permettait aucun référent. Alors, on se met à improviser sur le moment. Un billet gratuit : de qui vous moquez-vous ? A quoi va-t-il servir ? Pourquoi faire ce discours ? Vous pouvez toujours hurler quelque part. Personne n'écoutait.

Des pieds de toutes les formes et de toutes les couleurs sillonnaient en saccadant l'espace pareils à l'approche d'une éjaculation gigantesque. Le Destin précaire et la nouille imaginaire pour ne pas dire andouille arbitraire laissaient faire, laissaient passer toutes ces possibilités et pour une fois il n'y eut point de contestation.

La liberté résidait chez les tueurs qui, sans mot de soutien, distribuaient des pages blanches.



IV. — INTERFACES



LIBERE-TOI POUR QUE MA LIBERTE S'ESQUISSE

Le brillant des yeux projette l'attirance : une mécanique.
Et l'échancrure du sourire réclame la présence de l'Autre
Compétitif d'une autre manigance sur le bord de l'Etre
Bordé dans le lit un amour de jouvence souffre de l'enterré
Là contemplatif un rejet marque un passé convulsif
Et cela recommence...

Et cela recommence la série des résonances sentimentales
Une simple démente effeuillant l'églantine de nos jeux.
Moi le silencieux et Toi la semeuse d'un amour à deux
Trois... Sans guerre ni combat mais un clin d'œil
Aux abois pour vivre... Vivre la fuite féconde à l'étroit
A l'étroit, à l'envers ou à l'endroit pourvu que se faufile
Un alibi effilé dans le gosier à engrossir le cœur débile
Et cela ressuscite...

Et cela ressuscite...

Une possibilité de réussite qui se veut traître mais en face
Lui, l'Autre, moi ou un autre... Un regard à envoyer paître
Dans les fraises bananées pour que fleurisse la chèvre
Que là liberté cueille son fruit fromage ou lait de pègre
Du rondin lévré en glace ou miroir montrant l'émoi en place
La même tactique, nouvelle conquête. Une joie, peut-être,
un trouble-fête

Mais la joie est là, présent le bonheur. Seule, l'horloge boude
Tic-taquant sa force de chaleur

perdue

dans l'Incompris

Qui roule ses déchirures pour abriter les ans...

Le carnaval n'a point de fin dans le monde de l'alternance.

EQUATION

Du Septième étage du temple du savoir
le vide l'attira. Devant le gigantesque bloc de béton armé
il s'écrasa, désarmé.

Un fracas de tout repos. Il avait vécu une minute
la légèreté de l'oiseau. Quelques regards effarés auraient
voulu le toucher pour le protéger. Mais le regard dilaté
a beau vouloir... Aucune bascule pour marquer l'équilibre.
Le sol attire. Une graine à planter dans le macadam. Il
faudra attendre la forme de son mouvement et concevoir le
tout puissant. Ne pousse pas qui veut ! L'espace hallucinant
encaisse d'une façon inespérée. Où est le débordement ?
— Je t'ai entendu raconter son histoire, la pipe à la bouche
tanguait et ta parole enivrante ne pouvait point se détacher
de son désir de transparaître. Un suicide qui n'a laissé que
le tracé de la craie. Une forme humaine sur le pavé. Une
couverture sur des plaques de sang. L'ambulance a enlevé
ce destin bouleversant avec des mains de velours. Une
dextérité incomparable. Tout est inexorable dans la façon de
défaire ce qui a été fait... les passants n'ont pu s'apercevoir
de rien. Seule la craie sur le sol s'efface péniblement sous les
pieds. Le corps disparaît et il ne reste que le simulacre de la
victime. Tout à l'heure on ne s'en souviendra plus. Les
sourires continueront leurs courses et les estomacs se rempli-
ront de nouveau, irrémédiablement. On n'a plus le courage ou
le désir de poursuivre le tout puissant. Le pouvoir s'est
transplanté dans le suicide.

LU-BI-FURCATION

Rupture. Elle émerge éclair visant la joie de l'étreinte.
Il l'entoure comme une proie dans la tendresse de l'abstrait
L'Autre, le compétitif regard souffle jusqu'au bout de l'in-
congru
Et la danse des passions continue à pousser ses parasites
Dans le jardin du repos. Ornement. Héroïsme. Eclaircies.
Les nuages éclatent en rires crispés, foyers de frustrations
qui remontent
A la surface, des décharges de vanités vagabondent : trève
du hanté
Ou colères poussives paradant devant le regret.

Carrefour de « je ne sais quoi ». La musique s'élançait et
[chatoie
Des rêves entêtés de réel bordant sur la douleur des cordes.
Un buste caresse des seins libres et un visage se plante dans
[le parfum
Des cheveux : de miraculeuses pensées contournent le terri-
[toire du rythme
Victoire des rescapés survivant sur l'élan d'une illusion.
Ils refusent de s'arrêter et projeter leurs dédains armés de
[confusion.

MOUVANCE

Gémissement. Un souffle lourd. Dans le sommeil une vie.
Et les gesticulations récupèrent les signes de l'absence
Chaleur à colmater la présence d'un froid lointain.
L'inquiétude torpille les fils de la tendresse
Et la Bêtise n'est rien d'autre
Que la chair s'emboîtant dans la chair
Sans que l'esprit y participe
La chair enviant la chair
Pendant que le cœur se fait traquer
Par un clair de lune indicible
Oui, l'Autre réclame sa présence
Et nous avançons dans le calvaire carnavalesque
De l'amertume ou de l'ironie
Dormir nu en pleine conscience, qu'est-ce que c'est ?
Ouvrir des espaces épais barreaux de la solitude
Des « Si » hoquetés sur les bords d'une mort-acrobatie
Seuil de béatitude. Les doigts de l'angoisse l'extirpent
Un vide tombant sur ses gages sans le moindre « move »
Tout est dedans. Au lieu de s'affaiser la compréhension bat
[le doute
Le discours s'avale. La conception cherche ses fantômes
[mystérieux
Eraflures. Caresses. Griffures. Tendresse. Douleur. Liesse...
Silence
Silence de l'éternité
Une bise chaude sur une joue glacée. Récalcitrante une
[envolée.
Départ

Au-delà du doute
Que reste-t-il à déchiffrer
Dans la pénétration et son inter
Que faudra-t-il inscrire ?

QUADRATURE

Eruption colérique...

Le jour éclate au visage de la minauderie
Et l'éclair tranche l'utile et le désagréable

Dans les nuages bariolés
De lave-mystère

Bombardement chimérique :

Le subtil s'effrite pour faire renaître l'étourderie
Saupoudré pluie vaine-mentielle douchant ce damné de la nuit
Plus de sang dans les veines de l'amant

Lavement ou entachement ?

Le cœur broie ses courroies : peine insufflée
balafre douloureuse

La paix goûtée dans le silence trompeur craque
Auréole d'anéantissement

Par l'armée des doutes matraqueurs de l'ego détraqué
A suivre

La guimauve qui s'étire et fouette le candide ulcère
comme les roses-amères

Qui tentent de ranimer le corps d'un mort-né.

TRANSITION

Coincé entre la pollution des cigarettes par devant
Et la pollution du vacarme infernal par derrière
Cloué entre l'envers et l'endroit de ce train de malheur
Qui va nulle part
Que faut-il penser
De la mobilité végétative aux frustrations insoupçonnées ?
De quel côté faut-il se tourner pour sauvegarder la liberté ?

Plus d'espace pour le temps et plus de temps pour l'espace
Heureusement
J'ai vu la vieillesse se pencher sur un bouquet de muguet
Que portaient les mains frêles du mois de mai
Elles souriaient au vieillard perché au recommencement
Une dernière tentative de dépoussiérer la libido
Au contact d'une moue câline sur les bords
J'ai senti ma complicité avec les cheveux blancs
Le temps d'un éclair j'ai respiré le chant glorieux
Une trêve qui a fait battre mon cœur encore une fois.

RESISTANCE

Des voix, je les écoute autour d'un sein
Chimérique où se tissent radieux des gestes
D'arrachement... Et la lumière-désir
Rôde dans l'anxiété
Parfois s'élève une patience drôle
Comme la mer affligée à rompre la solitude
D'un galet jeté dans le firmament.

Ruptures haineuses, versez mon sang
Aux morsures de l'éternité
Pour que
L'arbre sous l'ombre se mette à marcher
Et ma mort rachète les volutes des Dieux.

CROSS-CULTUREL

Capteuses d'ondes comme des balles qui ricochetent. Une multiplicité de voix étonnantes qui semblent revenir d'un lointain naufrage.

Un changement de registres comme si l'on change soudainement d'accent ou de langue. Ling-lang éparpillé mais qui moissonne les champs illimités du vertige. Des écailles verbales aux reflets sanguinolents. Elles assaillent, dépouillent et ne partagent jamais.

Ma langue en exil lèche les friandises du silence sans mèche ni direction. Et dans la ciselure de mon nom, mon extase monte à son apogée sans frein et sans égarement. Qui m'a mis au monde dans ce meuglement intense et dans ces échancrures sans fin ? Peut-être un poème qui voudrait naître.

Au lieu de cela des apparitions, des déguisements remontés d'amorces comme des horloges préparées pour le réveil matinal dans les appartements-cages. Une haute comédie où chacun croit posséder la souplesse, la sensibilité et l'intelligence de remonter et de régler son propre ton.

Cycle charogneux où seul un ascenseur dérégulé qui ne fonctionne que dans le sens de la descente sert de témoins grinçants aux innombrables maladdresses psychédéliques qui secouent toutes les mères enceintes et tous les esprits féconds.

A califourchon, je chevauche un néant qui ne cesse de clamer la victoire de notre « étant ». Dans la fissure du Vide

mon sourire béant continue de créer l'angoisse jubilante, la joie déprimante, le sens et le contre-sens... Chaîne qui lape comme des flammes émancipatrices les sexes qui nient la chair et son pouvoir, l'invention et ses déboires. Mais ma hantise c'est d'admirer et d'envier ces capteuses d'ondes, ces suceuses de mânes. J'aurai voulu être plus multiple, m'introduire de vibrations qui s'introduisent en moi sans que je les soupçonne ou les accuse de pénétrations, sans que je lève le doigt pour signaler leur entrée ou leur éjaculation. Un carrefour plus complexe de civilisation. J'ai encore soif de voix...

Le Conflit communicationnel accouche des farces lancinantes et douloureuses, des sondes qui enregistrent tout sauf le naturel, le sentiment incroyable qu'on a perdu contact avec soi-même et avec le monde. Des déceptions intolérables.

Aucune envie de perdre le multiple récepteur-émetteur. Fascinées, émerveillées par les étreintes, des amours vivent et brûlent, aucune possibilité de s'endormir. Le poids des voies comme des éclairs éblouissants dans le cru de la prune. Tous piqués. Des progrès à pas de géants. Embrassades sans empêtements. Aucune gaucherie. Plutôt une harmonie qui chante la tolérance.

PHOSPHENONS

Vivre dans ton œil, sa profondeur gélatineuse et je m'en-glue. La distance verbale s'abolit devant mon imagination encrassée et il suffit... et il suffit...

Des acrobaties de syllabes. Jonglerie du hasard.

Je sors Bébé Cadum.

Aux contours nets. Aucun délire obsessionnel ne conduit nécessairement à la lucidité. Je veux excaver une essence révolutionnaire dans la pupille, dans le regard. Que deviennent les barrières inventées par tes larmes

toi l'obsédée du communicationnel ?

Tes spectateurs s'attendent à une politique sexuelle qui les feraient vibrer d'extase, qui les ferait charcuter le corps et l'esprit à force d'amour...

Drôle de *Portraits-Ratures* !

Une recherche d'euphorie sans déranger les muscles. Tu avais l'habitude de te masser le cou le matin avant même de surgir de ton lit. Un massage-extase sans dépendance ni accoutumance. Tu pensais aux drogués... Des stimulants artificiels nageaient dans les veines et dans les artères. Aucun mot... Aucune montée... Pas même la bouche sèche des alcooliques. Un émerveillement de nulle part et de partout, une extension qui semblait défier ciel et terre. Enfin une tranquillité d'âme à un tournant de vie.

L'écouteur à l'oreille, nous respirons un sanglot invisible et foudroyant. Toutes les réactions sont à la fois des tiges en papier et des convulsions solides dans notre réservoir. Entre les deux une Essence sans la moindre publicité.

Une HANTISE la mienne, la tienne, la nôtre. Une hantise qui pourlèche l'aventure et tous les chemins sont parcourus. Du dedans la naissance de rêves — à qui de mesurer l'invisible ? Une hantise fidèle comme un chien de chasse. Une hantise qui refuse de partager la devanture de ses préoccupations et pourtant... les paupières, des forteresses grouillantes, s'ouvrent pour que l'inconnu prenne place. Des débats contre les murs, miroirs brisés. Tout se traduit en sensualité et l'image se plaît à contempler sa propre image.

Aucune brisure de glace. Aucune opacité. Une hantise à laquelle on s'abandonne comme à celui qui nous flatte.

Une accumulation de bien-être comme si l'on s'additionnait sans fin.

Pourtant... Une vibration purement physique déclenche des réactions inattendues, des contractions imprévisibles, des distanciations inimaginables. Et l'on continue... A ignorer la présence de la présence, le seul fait de respirer là.

Que pouvait-on y faire ? Des interférences comme des bouquets de chagrins s'épanouissent et débordent. Bombardement. La durée comme une bulle de savon se brise au contact de l'air. Lieux géométriques où se construisent des aversions lancinantes, des répulsions envoûtantes.

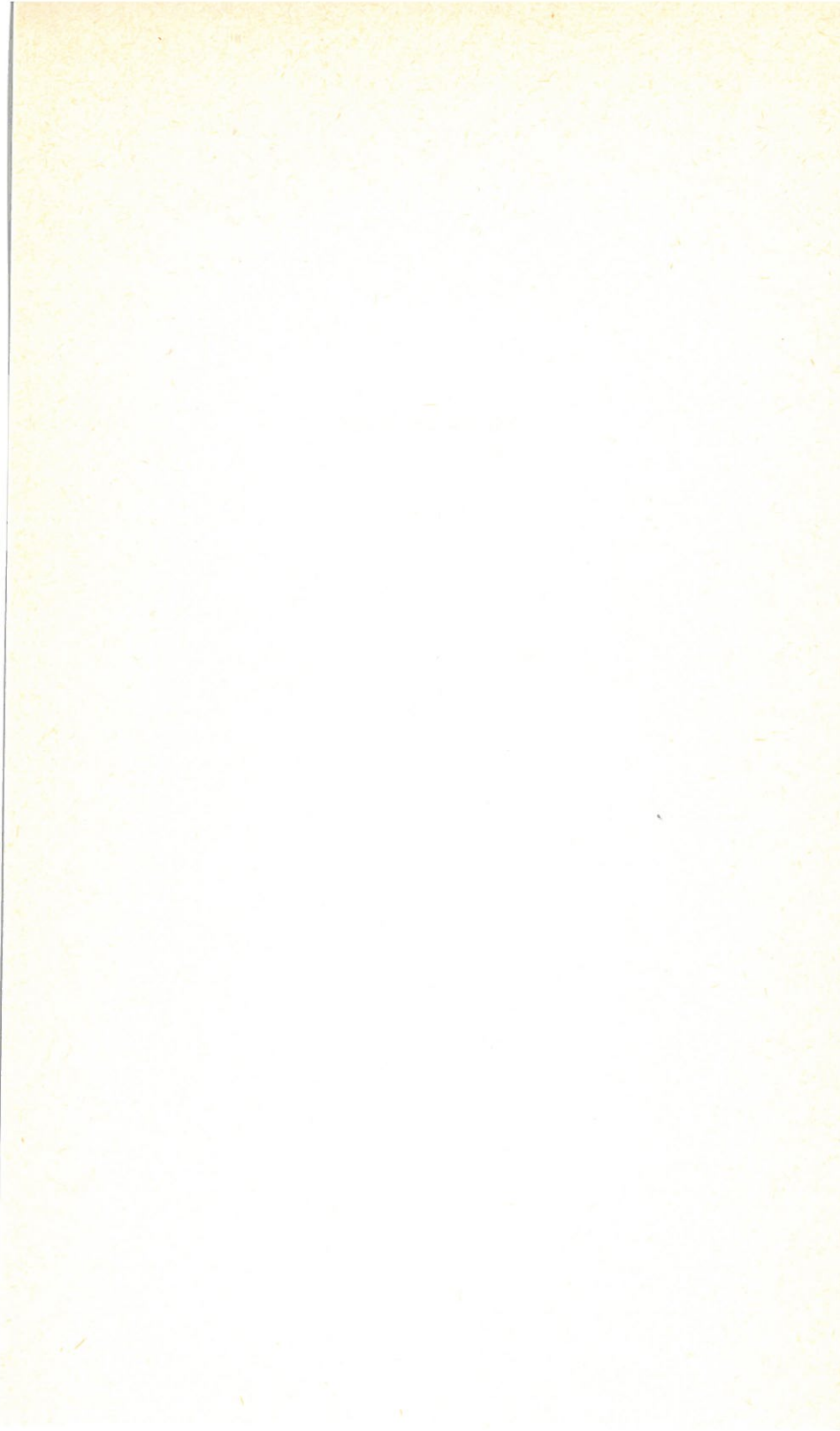
Effets et contre-effets

Le sourire intentionnellement une couverture se métamorphose en porte de prison, une fermeture où tous nos héros se perdent à jamais. Les rebelles tentent de tirer sur eux, une sorte de couverture humaine, une peau de chagrin.

Carapace qui nous permettrait peut-être de naître de l'autre côté de l'écriture... Des contacts de peaux tendres et soyeuses. Un rêve enivrant entre l'alphabet et sa composition. Un délire foudroyant.

Je me sens transfumé comme la cigarette entre l'attente et le partage ! Un équilibre de souvenirs. Le dosage d'émotion se harnache de cendre soufflée à tous les vents. Des pressions visuelles engendrent des sensations enceintes — je ne veux point risquer le déplaisir à les décrire. Là, votre imagination prend la relève en faisant naître à partir de simples allusions, de multiples visions enivrantes à transmettre au souffle du désir. Hachures et ratures sont là présentes pour veiller à ce qu'il n'y ait point de fraudes ni d'erreurs dans ce jeu suprême.

V. — ARTISTOLOGOS



INDECENCE

Je n'écris pour personne. Je crie pour me convaincre que je suis. La différence du Bruit. Les mots s'échangent dans mon être et la gorge refuse de faire pleuvoir des hoquets verbaux. Une solitude à deux des phrases et mon moi. Ballotement de désarroi. Rien. Zéro. Silence. Une belle triade éternelle je me sens en compagnie. Mon décor sonore s'étale à plat ventre. Des piétinements se métamorphosent en ponctuation. Que devient le lieu sur le bord du suicide ?

Ecoute ma mouvance gouffre nocturne pareil au cadran du téléphone Combinaisons alphabétiques qui ne servent à rien. De longues brûlures ignorant leur propre flânerie sur la peau diluée de ma versatilité. Des souffles ficelles emboîtant le pas à mes divagations dans le monde de l'« accountability ».

Modestie et arrogance se marient et les journaux refusent de reconnaître leur progéniture. On m'efface mes paragraphes comme on lessive des microbes invisibles qu'on persiste à exterminer. L'illusion de la mort triomphe pour une fois. Je respire une dernière bouffée de vocables et tous les bords de mer vomissent à la dérobee des bouteilles romantiques véritables trésors où grouillent des doutes qui voudraient s'unir à l'incandescence.

OREILLADE

Tandis que les oreilles tombent

Comme des feuilles mortes

ou comme des fruits

Et les oreilles tombent... Et les oreilles tombent

De jour et de Nuit

Et tandis que la perte se fait inobservée du dos

La chute fait du laid et du beau

Un son cristallin tinte sur le pavé comme un don

Semé au soleil qui caresse le tympan

L'ouïe jouit du tambour de l'Amour

Sans sortir de ses gonds

De Nature forte qui broute le Temps

Nature naturante qui saturise les chimères

Recueillies par les écuelles froides des lobes

Les poilus et les dévêtus tournent en rond

Pour fusiller d'un coup les ragots de l'aube.

Le jour point et la parole continue sa course

Le sol geint du surplus qui moisit son herbe

Mais la croissance est là

Elle souffle l'air dans le matériau

Et le matériau dans l'air

Les oreilles décollent emportées par le vent

Créateur de pas... de deux... de trois

Laisant des traces griffantes et agrafantes

Sorte de tonnerre sans effroi

Alors une main nuageuse accouchant
le rire du verbe
Ramasse au hasard une oreille verte
Histoire d'arrêter le flot d'un nez coulant.

CONQUETE

J'ai vu le discours fasciste parader sa droiture de plomb.

Damiers de visages vitreux. Formica douteux d'une bonté
qui tient à écraser le lierre, les jacinthes et les gosiers.

J'ai vu les bouches baver un asphalte mielleux attirant
comme les attrape-mouches les nullités.

Faites place à la colle ascendante se posant comme
[alternance

J'ai vu un « income poop » régner sur des oreilles scandalisées

Portez au loin les gémissements-obus à faire
couler comme des merveilles

J'ai vu des mains qui curent les yeux juste
pour sucer la harangue morale

Laissez place à l'aveuglement dit bénin mais vrai
Eteignez vos sens et faites place à l'allumage
Du feu vert de l'hypocrisie dominante
Votre verbe est devenu invisible.

TENDRE L'ESPACE

Un geste : te voir tordre devant moi un trombone. Le fil de fer prend des formes inattendues et ta nervosité façonne le temps perdu.

Entre tes doigts dodus j'aperçois le temps. Le temps de capter quelques-unes de tes angoisses. Tu sembles absente, absorbée dans les litiges hors de toute vision. C'est du temps perdu de le voir prendre des formes grotesques. Ce bout de fer de nulle part, on ne pourra jamais retracer son origine. Seuls tes doigts lui inculquent une histoire.

Des intentions vermoulues.

C'est du temps perdu de déchiffrer les nœuds de tes sourires modestes. Saugrenus les compliments ou les éloges. Personne ne se soucie. Personne ne fait attention à ce qui se passe.

Pourtant...

Nous voulions être captés même dans ce temps perdu à faire du fil de fer des bras de lunettes... Voire la douleur toute crue. La voir pour la nommer et par là éviter le désastre.

Opacité génératrice de champs d'énergie illimitée et tout le monde se sent vide, flasque, impotent. La dualité nargue et même nos deux corps battant à l'unisson manquent de saisir l'effet sonore de leurs dons. Des bonds à faire pour mettre l'avant et l'après à la portée de notre espace... pour faire vaciller l'oubli et le souvenir du côté du ridicule.

Point culminant de la volupté atteint. Dans la plaie de ton sein je me baigne. Mais le buste serein chatouille mes supplices. Tes gestes exécutés avec candeur font tressaillir la tiédeur et l'intimité. Des froufrous ressuscités. La douceur

de nos mains se dépouille. Elles se mettent à jouer : jouisseuses, capteuses. Un nouveau langage.

Si le mot devenait virus, il faudrait s'injecter une piqûre de virus-mots car, le combat du mythe ne peut s'accomplir que par l'injection d'un autre mythe. Tout court-circuit ne peut créer qu'un intervalle.

REVARTISTIQUEMENT

A Rêva Rémy.

Rêve Rêva de l'Embarquement pour Cythère
Watteau dépassé par la naissance au sein
Des flots un nouvel amour miraculeux
De l'Intérieur chatoyant et volcanique
Tension de l'explosion et de l'arr-image
Chavirant du quotidien l'harmonieuse conscience

Rêve Rêva de cœurs souriants soucieux d'essorage
A l'infini dans les arabesques orageuses de tes coloris
Une nouvelle danse de feu et de lumière applaudie
Par les oiseaux-fusées conquérant le chant :
De l'espace abstrait du sensible intuitif

Rêve Rêva de musique espoironneuse modulant
Des pays de transcendance ouverts aux angoisses humaines
Rêve de féeries picturales sur le dos de Vénus adorée
Déversant des ombres douées d'univers insoupçonnés
A l'orée de l'Esprit et de l'enchantement

Rêve Rêva Toi la femme à la proue de paquebots oiseleurs
Sillonnant le silence des jardins des nations
Qui renaissent monotypes, gravures, huiles, sculptures
Modelages, figurations, bijoux et la liste continue
Sous la furieuse chaleur de tes talents
Et tes jaillissantes visions qui remettent en question
Ce vicieux quotidien par l'élan créateur qui lui résiste

Rêve Rêva de Chromatisme astral bouleversant le moderne
Irradié de luminescence de magie et de fantasme
Tes rêves de transparence jouant sur les orgues-Tours

Rêve Rêva et continue le rêve succulent de ta verve
d'Art violonnant les variations des planètes roses du futur
Pour que nos cauchemars obsédants se métamorphosent en
Trêve, luxe, calme, joie et volutes de volupté.

MA PAGE

Effrayante la page qui se déchire dans mes boyaux avec des histoires infinies qui ne veulent point s'écrire. Des fils à conduire à la banqueroute de la raison. Les cloisons s'entremordent et s'entre-démordent et l'air ne trouve plus son compte. Les mots se poulèchent du suc gastrique et les vomissures n'ont plus droit de cité dans le monde qui nous hante.

Certains commencent par leur nombril pour voir les trous des pores. D'autres se tannent la peau pour esquiver la vergogne qui leur ronge les ongles. D'autres encore saignent la plaisanterie pour humer le restant de lugubre qui chatoie l'indifférence. Sauve qui peut dans les tourbillons des trahisons, des injustices et des micmacs à l'emporte-pièce.

Les rations se déplacent en plein pouvoir sous le ciel bleu de l'amitié charogne. Il s'agit de connaître un tel pour te faire couler un jus du cru de sa mémère. On te fera connaître sur les feuilles de choux de Bruxelles. Après tout c'est un monde francophone ! Ta langue maternelle tourne sur elle-même des milliers de tours. De biais, elle souffle à tous les vents de la Rousse Renommée. Que veux-tu de plus ? Rature tant que tu peux le charabia de ton Afrique ancestrale où la part du lion se sent presque toujours lambiner au carrousel de Notre Dame.

Effrayante cette religiosité du verbe qui au lieu de saigner ne fait que patauger dans le marasme compilatoire des mères patries incapables de reconnaître le jour fabriqué à

coups dépilatoires. Peau revêche qui ne pense qu'à se faire blinder. Peau mince qui ne chante qu'au frottement intérieur des pulsations sacrées.

La souffrance gèle la bonne volonté des samaritains.

Paradoxal ce désir de percer la foule d'un mot-révolution et de se recroqueviller dans la tendresse d'un silence radieux qui embaume l'âme. Pourquoi tenir à vider son sac de complexes enterrés dans les subcultures rougeoyantes ? Il suffit de gratter la croûte pour défricher des malentendus géants qui se dégonflent à la moindre caresse.

Ces sacrés intérêts.

Je les ai vus se retourner sur eux-mêmes comme des crêpes. Je les ai vus se sucrer à la source de l'ego. L'étanchement ressemblait à la bosse du chameau productrice de calories aux temps des représailles. Les mêmes ritournelles.

Pour qui écrit-on ? Dans quelle langue faut-il exprimer l'inexprimable ? Quel langage faut-il adopter pour qu'on vous mette votre photo à la une ? Quelle écriture doit-on inventer pour récupérer les folkloristes ? les révolutionnaires ? les nationalistes ? les pour et les contre ? et les amibes de la renommée ? Une Eternité qui n'est point un terrain de vérité. J'éteins la bouilloire des questions et des questionnaires et je m'en vais enterrer mon chaos joyeux sur un page blanche qui me poignarde juste pour l'amour de me faire revivre.

« I » S'ECRIA LE CRITIQUE, JE ME RELEVE

*A Frédéric Baal pour sa pièce « I » (« Je »)
mise en scène et jouée en français par Anne
West à la Conciergerie, Paris, mai 1977.*

Je plastiqué

Pièce détraquant le drame d'un moi naissant

Jeu-sculpture dans l'aire arcadée de l'histoire

Multiples effets

Sons et lumière à bouleverser le radical

Spectateur contemple son rectangle

Parfait

Un champ global

* * *

— Je me contre-psychiâtre en Italie (Basaglia)

après être passé au Tokyo Festival

— Moi l'olivier me meus en figure de zoo

Qu'en dis-tu ? montagne en aval... de mes désirs ?

* * *

GONG :

Porte du regard

Le cocon se disloque et l'œuf se brise

Avance douloureusement la main animée de mécanique

Le ventre projette ses tubes-têtes pendant que

L'ovaire culbute et se scinde

Le vagin se met à gémir

Bercé abondamment
Eclatent et vomissent les pattes en rotation
Fissure dans la catastrophe
Immédiatement
Le langage se désaxe et la parole cosmique naît
Bruit de colibri... agonie... hémorragie
COSMOGONIE en costume : personnages accessoires
Refusant le soumis... même excentrique

* * *

La polyvalence des cultures bannie
Devant ces figures qui articulent
Le Rien de l'impossible
Devant

* * *

Violence internée, grottée hétérogène
Violence qui se veut dégratinée
L'Interdit jaillit
Le Refoulé se sauve
—....
Reconstitution momentanée :
Une coquille-maison sur des étouffoirs une fois
Des voix de fillettes et non d'esthètes ponctuent
Le quoi
Scratch des chiffres chiffonnés par la présence
De l'Identité
Qui dit apparition dit prix de l'effroi
De l'Autre
Même si
La musique vocale s'orchestre en pied de Ré

Muré en piedroit
Prison des permutations
Seule la dislocation est active dans le corps comédien
Rejets-hoquets qui ébranlent l'ardeur latente
Tout en réveillant la décriminalité
Dinosaure tête d'oie trouillant le son du mur
Aventure finitudinoise dans la chaussette
Qui cherche l'ardoise ancestrale palimpseste
A faire retentir

* * *

Maman privilégiée
La tête dans les pieds frictionne « ICI »
Le cri-geste
Le partenaire-objet conscient du reste
Spectacle naissance de non-vie
Et le pur corporel
Que farce la garce entubée là
Protozoaire-Papa
Tout craché semble jouir dans le débâcle d'un tas
De Vide
Exprimé par une larme colère : encore un éMOI

* * *

— Dis mort à l'histoire, je ne la réveillerai plus
Et reviens fouiner dans mon tiroir pour faire
la nique au surplus
— Surplus américain ? ou japonais ? Moi, j'attends
le congolais...

* * *

Aucun recours à l'anecdote
Pour servir d'antidote au crochet :
Lien lugubre vendu sur tous les marchés
Mais ici aucune vente... Même des billets
Notre spectacle s'articule dans les souliers
De l'Intelligence
D'où

Mémée-Devinette, annulée dans le rire, met des lorgnettes
Sur les voyelles voyantes d'où sort d'ailleurs
Rose-Tartare en veilleuse mais en tailleur...
CARDIN

« J'ai nommé, ce n'est pas malin »
Tu repiques ma bougie-trompette... phallus... béquille
Qui se met à niquer pour l'amour de ma-nipuler
Populace qui ne sait où s'arrêter
comme ça pour rigoler
Pas trop fort pas trop doux
Personnes-nœuds à mettre au cou des voyous.
Et va te faire dorer sous la grâce
D'une contagion collective qui trône de place en place
Sa force vocative
Fifille qui fait rire Dame Nature... Natürlich Amerloque
parabole ventriloque

* * *

« ON » surgit mais n'est point content
Surtout après l'excuse d'un sujet
Refroidi des ans
Heureusement que l'éjaculation subversive
Sort de son crachoir muet
Des jets en rond de jambes sorte de pont douillet
Pour les familles abusives

* * *

Des genoux s'écartent puis se croisent
Des sous-entendus manipulés par le nombril
Pendant que les seins se régorgent d'autres

Alternatives

Comme des parades d'animaux vaniteux
Pointant le museau ou tirant le chapeau
Buvant à même l'évier de médisance
Ce buste casqué de la première nouvelle de Pingouin
Ejecte l'enfant dont la tête commence
A pisser une tonique morphologie

* * *

Nous faisons mouche avec qui... avec quoi
Et après tout pourquoi et pourquoi pas...
Le bercé, rejeté, cajolé, banni
Aimé, haï, sous-nourri et sur-alimenté

- Mon partenaire est de ceux-là, somptueux
personnage-fleur à servir sur le plat de l'outrance
- Ainsi ma cadence devient ton texte, ta voix,
ton espace et la plante de ton arrogance

Quelques balles échangées séringuées dans le poulx
Avec des sourires enduits de soleil
Comme des butinements d'abeille

Par une aube enlaçante

Imaginez le sublime d'un mouvement qui sculpte
Irrévéréncieux dans sa beauté douloureuse
Epanoui dans ses lois secrètes
Faisant figure d'une enfance muette....

* * *

Ici les objets prennent cet air de marche ancienne
La nouvelle médiatise le manque du silence
Révolution

Par la présence Aïutate de fusils culassoïdaux
Faisant la guerre à la Bêtise

Haut-les-mains discours essoufflé, encorne ta tête
Et trompe ton éléphantique mot, ce don d'
« il était une fois... »

Une fillette-palette canonise l'inaccessible en miette
Et l'histoire pantine se met à danser du doigt
Du oui courbette dans une jonglerie d'étiquette
Alors la clochette à essayer le drame s'épuise
s'égosille... évanouie puis se meurt sobrement

* * *

Le possible resculpturé se fête en vécu perché
sur le haut berceau

De l'inconscience
Et le spectacle trône sérieux à voir et revoir
Claires mais diverses optiques
Du qui sait... qui écoute... qui voit et déroute...

* * *

La folie devient ABLE-Raison d'une amplitude
SOLitudinée sur toutes les langues
Et la Beauté passe librement porteuse de galantes maladies
Qui remontent les dimanches en ruine.

HEDI BOURAOUI

Hédi Bouraoui est né à Sfax, Tunisie, en 1932. Eduqué et élevé en France, il obtint son baccalauréat et sa licence ès-lettres (littérature anglaise) à l'Académie de Toulouse. Il fait une maîtrise de littérature américaine à Indiana University et un doctorat en littérature comparée française, anglaise, américaine et italienne à Cornell University, New-York, aux Etats-Unis.

Durant sa carrière académique H. Bouraoui a obtenu plusieurs bourses parmi lesquelles celles de l'UNESCO, du Ministère de l'Education nationale, France, du gouvernement américain, la Bourse Fulbright, celle du Conseil des Arts du Canada, du gouvernement polonais, etc...

Il a enseigné en France, aux Etats-Unis dans plusieurs universités, et il est actuellement professeur titulaire de littérature française et comparée à York University, Toronto, Canada. En 1978, il est nommé Master de Stong College. Président de l'AATF, chapitre de Toronto, conseiller académique de l'Encyclopedia Britannica Educational Corporation, membre du Conseil du Programme des Etudes internationales à la Sorbonne, membre du comité national de l'Association de Culture Populaire des Etats-Unis, membre de l'Institut Polonais des Arts et des Sciences en Amérique. Il appartient en outre à différentes organisations de recherches scientifiques, universitaires et professionnelles.

Sur le plan de la recherche, H. Bouraoui a publié d'innombrables articles critiques dans des revues spécialisées réparties à travers le monde, telles *The French Review*, *Journal of Popular Culture*, *Research Studies*, *Novel*, *Etudes françaises*, *Australian Journal of French Studies*, *Modern Fiction Studies*, *Critique*, *Modern Language Quarterly*, *Sub-Stance*, *Teatr*, *Contact*, etc...

L'ŒUVRE DE H. BOURAOUI DEVANT LA CRITIQUE

MUSOCKTAIL ::

« Like its title, the collection is an expression of an experiment, an assemblage of rich and varied forms and subjects brought together by the poet's mind. As a whole, the collection offers a newness and a freshness not found in a collection of poems devoted to either one single subject or form ».

E. Lydecker, *Chronicle*, U.S.A.

« *Musocktail* represented a potpourri or exhilarating mixture of diverse elements, all shaken together and yet unified by the poet's self-exploration in quest of his « muse », « music », and art. The poet's vision was first of all directed inward, and then expanded, by means of the formal elements and the consistently maintained ironic distance, to a consciousness of mankind, with its idealism, fables, and absurdities ».

E. Sabiston, *Research Studies*, U.S.A.

TREMBLE

« La force de frappe de ces textes bourrés de calembours, de sonorités volontairement grinçantes et d'éléments populaires est indéniable. Le poète l'utilise pour dénoncer les travers d'une société pasteurisée ».

Marc Alyn, *Le Figaro Littéraire*, France.

« Il y a chez Bouraoui ce côté « acrobate pour te faire rire », cette surcharge du jeu et une belle gravité lucide. L'œu-

vre est bourrée de paysages langagiers encore à découvrir ».

J. Ballman, *Journal des poètes*, Belgique.

« L'œuvre de Bouraoui est marquée par un remous incessant, une gêne profonde, un rythme précipité, et la soif de comprendre nous prend devant sa poésie. (...) Le poète forge les mots à sa guise, leur inflige la forme qui lui plaît le plus, et on sent dans chaque poème le triomphe du poète sur le langage ».

M. Kacem, *L'Action*, Tunisie.

« Une œuvre pleine de mouvement et d'une vivacité constante (...) une jonglerie avec le verbe, un lyrisme éclatant ».

F. Hertel, *Fer de lance*, France.

« The poems recall the neglect of essential human values in a technological society. Indirectly and poetically it explores the social and cultural consequences of this neglect. (...) We discover in ourselves, as we are reading these poems, a weird and uncanny felling in which the whole familiar world seems to lose its normal significance ».

L. Welch, *The Dalhousie Review*, Canada.

ECLATE MODULE

Eclate module « nous tire brusquement du quotidien de la parole pour nous plonger dans un monde d'images et de sons ».

R. Pageau, *L'Information*, Montréal.

« L'auteur tient d'autant plus à briser les barrières géographiques et humaines qu'il y voit le seul moyen de rapprochement, d'amour et de tendresse vis-à-vis du monde entier,

sans distinction de race, de nation, de religion ou autre. L'œuvre, comme le poète, est ouverte, accueillante, assimilante, parce qu'elle se veut fraternelle dans la souffrance et la joie. (...) La sensibilité africaine, au contact du monde nord-américain, produit un effet extraordinaire, une vision en mosaïque et des arabesques esthétiques jamais vus auparavant. Cette combinaison unique d'une œuvre riche sur le plan de l'imagination et de l'invention poétique donne matière à réflexion. Voilà décidément un auteur et une œuvre à suivre ».

T. Habaïeb, *Jeune Afrique*, France.

« Bouraoui croit aux échanges humains et internationaux. Il n'y a plus de tabous, de frontières privilégiées, de barrières. Sa poésie en est un témoignage, de même que ses deux ouvrages : *Créaculture* et *Parole et Action*. Sa création littéraire n'a rien à voir avec celle de la tour d'ivoire ; l'auteur est engagé dans un monde où tout s'entrecroise, se rencontre, se heurte. Mais à travers cet éclatement même Bouraoui croit à la confluence constructive ».

J. Déjeux, *Ibla*, Tunisie.

« *Eclate module*, en faisant appel à la sensibilité actuelle, traduit l'égaré et la désorientation caractéristique de notre époque et nous donne l'impression de vivre dans le monde du « choc du futur » de 2001. (...) Bouraoui a recours à d'étranges accumulations d'images, à de bizarres échafaudages de métaphores et de dialogues « disdialogués », à d'efficaces ruptures langagières qui se manifestent avec force aussi bien visuellement qu'auditivement ».

E. Sabiston, *Présence Francophone*, Canada.

Parlant d'*Eclate module*, François Hertel de l'Académie canadienne-française écrit : « C'est, oserais-je l'écrire, un appel aux armes contre les lenteurs et les prudences de la poésie traditionnelle. Ce livre âpre, sarcastique, féroce est cependant émouvant parce qu'il est d'une sincérité totale. Rarement on met à ce point son âme à nu ».

L'Information, Montréal.

« Tels ses ancêtres, français de culture, Tzaras et autres de la génération précédente, Bouraoui se donne le luxe de détonner pour étonner. L'art trouvé par prospection, donc explosion préliminaire ou sondage, blast off ou feu de forêt, percute une phrase en avatars nombreux, qui oblige le lecteur à mobiliser les multiples circuits de son intelligence et de son imagination. (...) Cette œuvre de quête personnelle est participatoire car elle requiert le lecteur et lui interdit la facilité ».

A.-M. de Moret, *Francité*, U.S.A.

VESUVIADE

« Contre la tyrannie du modèle ». « Je me secoue en mots-rocs. - Rebondis funambules - Et je capte - Cibles verbales cette écriture - de tire-boulettes ». Mais, il faut savoir viser. Et là, l'auteur connaît bien son but : l'ordre, la technologie étouffante, la morale et les interdits qu'on intériorise, bref : le système ».

Ridha Kéfi, *Le Temps*, Tunisie.

« L'espace de cent pages, le poète est en éruption fumant, éclatant, explosant charriant des coulées de concepts, de mots d'images, distordues, discontinues distanciées qui jaillissent à la suite d'un « trop plein » de sentiments et de sensations

longtemps contenues, au grand jour du mot, du verbe, l'éclairant quelquefois, l'éclatant d'autres fois, le distordant pour mieux en extraire la vérité, une vérité fragile et fugace mais combien réconfortante ».

R. Ben Zina, *La Gazette du Sud*, Tunisie.

« L'écriture de Bouraoui est une exploration, couche par couche, de l'épaisseur du vocable. En spéléologue averti, il fait corps avec lui, subit les mouvements désordonnés qui s'y créent ».

A. Bensmaïn, *L'Opinion*, Maroc.

« Tout au long du recueil, le poète ne cesse d'étonner par des techniques nouvelles, des structures syntaxiques allant du simple rejet d'un mot à la juxtaposition de propositions, qui donnent souvent au poème un aspect original. Quelquefois extraordinairement beau ».

Moulaye Zeïni, *El-Moudjahid Culturel*, Algérie.

« Avec ce livre « *Vésuviade* », nous assistons à une mise à nu de l'être intérieur, et aussi de l'être physique, du poète. Il se guette, il analyse, il s'observe sans arrêt devant ses plus ultimes ressacs, et s'il est parfois ironique, satirique, révolté, désabusé, il laisse percevoir cependant, par delà ce jaillissement de l'âme dans les nuits noires des souffrances et des désabusements, une pulsion d'espérance, un rêve de paix ».

Réva Remy, *Revue d'Information*, France.

« Bref, *Vésuviade* est, sur le plan de l'humanité comme sur celui de la langue une œuvre infiniment plurielle. Nous pourrions étudier très longtemps ses tendances et ses multiplicités. Nous pourrions exalter des nuances, écouter des si-

lences, faire frémir des sensations ou éveiller des colères mais il s'agit avant tout de célébrer l'invention et d'arriver à la fête totale de la parole ».

Cécile Cloutier, *Waves*, Canada.

« The poetry of Hédi Bouraoui explores a range of sentiment touching the profundity of despair and the wisdom of the sublime, but the vehicle for his exploration is the short line, the juxtaposition of a few refined images, of frankly bared feelings, which surprise us despite their brevity ».

K. Harrow, *World Literature Today*, U.S.A.

« Un jeu de souffrance, un jeu d'amour ». « Hédi Bouraoui est encore de ces poètes qui croient au verbe, qui croient changer le monde par le verbe. Son dernier recueil de poèmes (...) se veut une véritable arène où le poète se livre à une corrida, contre quoi ? contre qui ? contre la solitude, contre la sclérose, contre l'autre, la fermeture de l'autre, la méfiance de l'autre... ».

A. Messaoudi, *La Presse de Tunisie*, Tunisie.

« Ses poèmes ont des ramifications qui, comme des tentacules, se dirigent vers des visions, sans fatigue. Poésie subversive qui montre sa grande possibilité de perception et son don inventif pour découvrir un langage imagé. Si elle est un crescendo, pourquoi l'auteur laisse-t-il retomber le ton en le banalisant avec des mots de tous les jours ou des jeux d'enfants ? D'un coup le texte est volontairement dégradé et sa profondeur détruite. Alors au lieu d'une œuvre conçue à haute mesure on découvre une réflexion sur le langage. Si on supprimait cette partie facile, *Vésuviade* nous ferait vi-

vre un moment poétique et non pas un croc-en-jambe, puisque H. Bouraoui a le don des images, une expression et mobilité verbales, une expérience du tragique et son hypnose pourrait atteindre *l'Immensément Croisé*, titre de sa pièce théâtrale ».

Mira Baciou-Simian, *French Review*, U.S.A..

Sans Frontières :

« Ce recueil de poèmes que nous offre Hédi Bouraoui est d'une exceptionnelle densité, tant par la facture de l'écriture que par les thèmes obsessionnels qui hantent l'univers poétique du poète. Ecrire pour Hédi Bouraoui c'est d'abord se colletter avec la langue française et l'obliger à traduire par fragmentations des idées, des images et des hantises. Mais en fait, Hédi Bouraoui est un faux Narcisse. Sa poésie apparemment veut nous égarer afin de protéger une sensibilité trop vive. Ce déguisement on le retrouve déjà dans le titre trompeur du recueil : *Sans Frontières*. Le poète veut se cacher sous le manteau du cosmopolitisme ».

N. Tidjani-Serpos, *Présence Africaine*, Paris.

« In these poems we encounter a poetic voice which escapes the too frequent tendency to mystify by achieving a delicate balance between hammering and playing. In the Nietzschean phrase, Bouraoui's poetry dances in the chains it imposes upon itself. Faced with the contradictions of the human condition, the singer dreams above all of an authentic rootedness in the earth. Poetry conceived by Bouraoui is no longer versified rhetoric or personal confidence. These poems, as they sing the emergence of the things of the earth, also celebrate simultaneously the event of the poem's birth in its musical and semantic fullness. Perhaps because involvement in

Bouraoui's virile and eruptive poetry is a powerful experience of the formative role of man, it is not always for the uninitiated reader to participate in it ».

Liliane Welch, *Dalhousie Review*, Canada.

Haïtuois suivi de *Antillades*

« Hédi Bouraoui est un de ces jongleurs de mots qui tentent ceux-ci en même temps qu'ils les emploient, un genre de potèe-linguiste, un homme qui joue à parler et parle en jouant. Même si parfois l'écriture et son contenu semblent avoir du mal à se fondre, Bouraoui, dans ce chant, dans ces éclats de voix chauds et vifs, dans ce jeu ininterrompu et audacieux des syllabes et des images, amène une forme poétique pleine d'originalité, jeune et particulièrement vivante ».

Danielle Moreau, revue *Europe*, Paris.

« Bouraoui va plus loin, il s'approprie de la poétique césairienne, l'actualise par l'apport maghrébin (l'ironie et la feinte restituant la révolte) pour faire voir ces terres meurtries que sont Haïti, Martinique et Guadeloupe. C'est une poésie qui parle du quotidien renouant avec une certaine tradition poétique (reprise, répétition, calembour) malgré des accents savants : l'inter-textualité manifeste par le pastiche (« Partagé », « Articulation ») ou le commentaire poétique (« L'art de saturer pour raturer »). Une poésie qui déroute quelque peu par son apparente simplicité ».

Jean Jonassaint, *Dérives*, Canada.

« *Haïtuois* » est une vision outre continentale et une conception de vie loin d'être originale puisque partant du concept du « Tiers-monde-Nation ». Un concept devant lequel toute notion de l'espace perd son sens et la « télépathie » devient un

art populaire perçu simultanément outre frontières lorsque « dans la même décharge le T'bal de kerkennah répond aux sons de la Mama-Tambour et les deux petits Battus aux Darboukas berbères » (p. 28).

Younes Zemni, *Dialogue*, Tunis, Tunisie.

« Toutefois, cette quête de l'homme total, du « village global », n'est, chez Bouraoui, ni rêve ni idéal, c'est autant un espoir qu'une « praxis » ; car dès le titre nous « voyons » (Haituois aie, tu vois !) que le poétique ne peut être que solidaire et coextensif du politique. »

Hédi Abdeljaouad, *Celfon*, Etats-Unis.

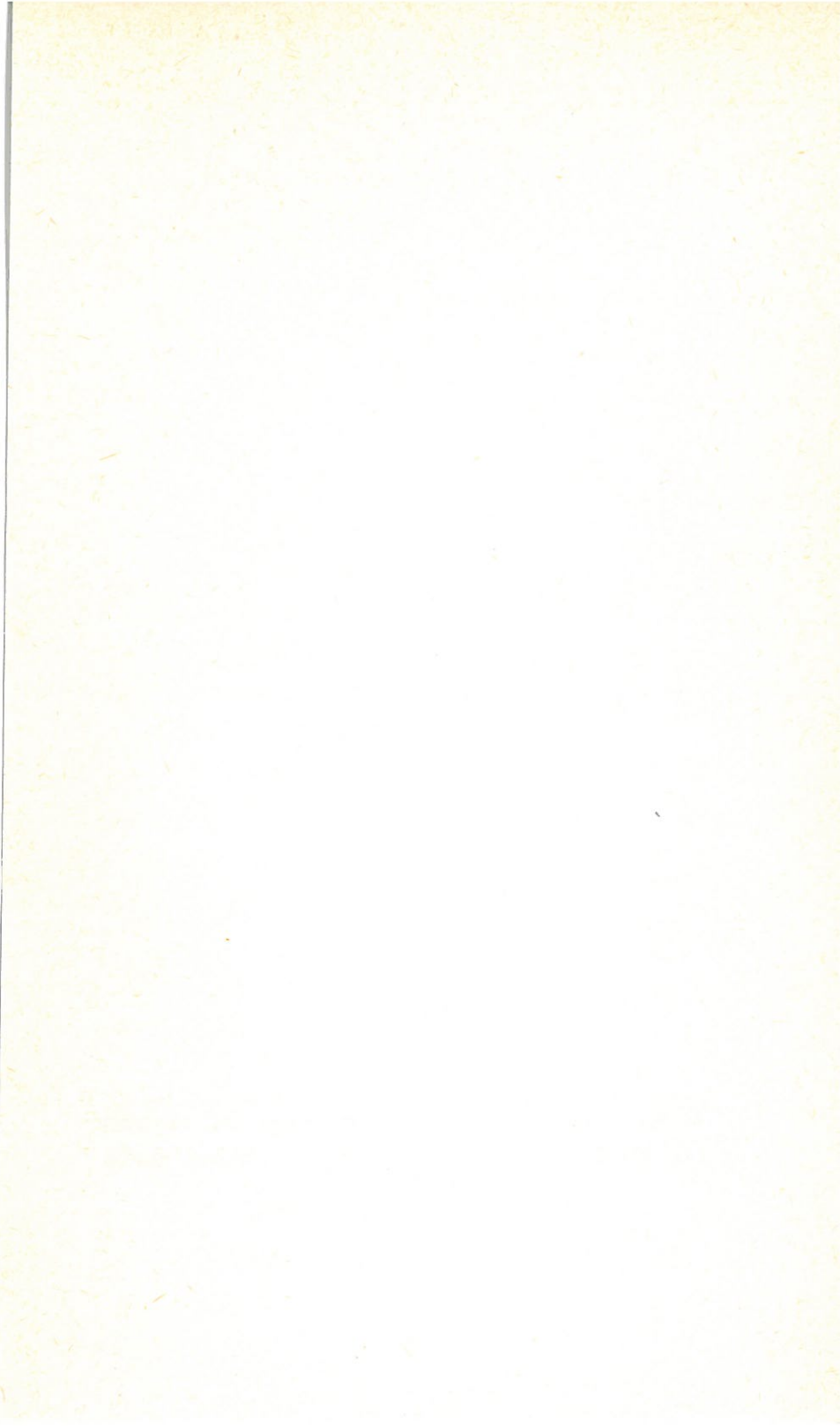
Tales of Heritage

« Each tale is first presented in its original language and then retold by Bouraoui in English and French. He simulates as closely as he can through the medium of blank verse poetry the styles used in the original language. The Japanese tale, for example, is terse in contrast with the mass of detail in the familiar Ukrainian tale, « Kyrylo Kozhummyka » (called the « Dragon of Kiev'here »).

Pat Prokop, *The Ukrainian Canadian*, Toronto.

TABLE DES MATIERES

I. — IDEOLOGENE	13
<i>Une olive à la bouche d'un fusil</i>	15
<i>Fidélité</i>	19
<i>Pablo Neruda In Memoriam</i>	21
<i>Anecdotique</i>	24
<i>Gerbaise 1977</i>	27
<i>Pétrolifiez vos lardos gauches</i>	29
<i>Dans de beaux draps droits</i>	31
<i>Oecuménique</i>	33
II. — SEXISMOGRAPHIE	35
<i>Ouverture</i>	37
<i>Lacère-cœur</i>	39
<i>Sur le point de</i>	43
<i>Troquerie de l'unité</i>	45
<i>Morçellement</i>	47
<i>Ilotisme</i>	49
<i>Eve et Adam</i>	51
<i>L'autre versant</i>	54
III. — VISIBLERIE.. .. .	57
<i>Plaque tournante</i>	59
<i>Ruades dans la rue</i>	60
<i>Couveuse</i>	62
<i>Il faut de tout pour faire une ronde</i> ..	63
<i>Domination</i>	65
<i>J'ai l'air</i>	66
<i>Mon Mexique bariolé</i>	67
<i>Coda Mexicaine</i>	69
<i>Giratoire du verbe</i>	70





Imprimé au Canada à York University
4700 Keele Street
Toronto, Ontario M3J 1P3
<http://www.yorku.ca/printing/index.htm>

Le titre même du recueil *Ignescent* suggère tout un programme de destruction/construction par le feu de l'amour et du mot, la flamme du verbe et de la vie : igné et naissant. Structuré en cinq parties rappelant les cinq actes d'un drame classique, ce texte donne naissance à de nouvelles visions traduites en forme originale, « le prosème » où l'idéologique et le symbolique se fusionnent harmonieusement. Par l'intermédiaire de thématiques prises dans le vécu brûlant, la conscience du poète et celle du monde se révèlent dans toutes leurs richesses multiculturelles validant ainsi des énoncés perturbateurs. Le prosème acquiert alors la force du feu qui n'est rien d'autre que le moteur d'une régénération périodique.

Ici la poésie de la fraternité devient un puissant outil de contestation contre toutes les injustices de l'histoire. La plaque tournante des sentiments aux registres divers révèle l'écho de plusieurs cultures dont la dialectique fait surgir de nouveaux ponts de compréhension. Le poète-forgeron crée non seulement de nouvelles formes et sonorités, de nouveaux mots et sens, mais révèle en même temps le creuset intérieur de sa sensibilité plurivocale. D'autre part, l'intellect sous sa forme révoltée fait jaillir de nouvelles constellations poético-politiques aux percussions purificatrices et illuminatrices. Le prosème ainsi véhiculé comme charnière amicale devient alors une action fécondante. Les ramifications poursuivent leurs aventures dans les stratosphères idéologico-symboliques, qui ne sont point le pâle reflet du réel mais la substance même d'un sur-réel qui nous hante quotidiennement.

Hédi Bouraoui est né à Sfax (Tunisie) ; il a fait sa licence-ès-lettres en France et son doctorat aux Etats-Unis. Il vit actuellement à Toronto (Canada), où il enseigne la littérature comparée et où il est Master of Stong à York University.

Dans le domaine de la poésie aussi bien que de la critique littéraire, l'œuvre de Bouraoui a suscité d'innombrables réactions dans la presse internationale et les revues spécialisées.
